

L'ACTION UNIVERSITAIRE

DÉCEMBRE 1945

HENRI PRAT : LE RÔLE DES SCIENCES DANS LA VIE D'UNE NATION

MAURICE LABEL : LA PREMIÈRE GRAMMAIRE GRECQUE AU CANADA

GUY FRÉGAULT : LA FRANCE ET LE DIVORCE D'HENRI VIII

ROGER DUHAMEL : HENRI GHÉON

J.-P. HOULE : LES COMPAGNONS

SIMONE GARMA : LE THÉÂTRE UNIVERSITAIRE DE BUENOS-AIRES

RODOLPHE LAPLANTE : QUELQUES LIVRES DE MON RAYON

GUY SAUVAGE : EN MARGE DE...

MONTREAL.

Association Générale des Diplômés de l'Université de Montréal



COMITÉ EXÉCUTIF :

M. Jules Labarre, président ;
M. J.-A. Lalonde, 1er vice-président ;
M. Gérard Parizeau, 2e vice-président ;
M. E. Massicotte, secrétaire ;
M. Henri Gaudefroy, trésorier ;
M. René Guénette, président du Comité de
Publication ;
Dr L.-C. Simard, président sortant de charge ;
Dr Stéphane Langevin, ancien président.

CONSEIL GÉNÉRAL :

Agronomie : M. Gustave Toupin et Roméo
Martin ;
Chirurgie dentaire : Dr Adolphe L'Archevê-
que et Dr Gérard Plamondon ;
Droit : Me Dominique Pelletier et Me Mau-
rice Trudeau ;
H.E.C. : M. Jean Nolin et Lt. Col. Urgel
Mitchell ;
Lettres : M. Jean Houpert et M. Guy
Frégault ;
Médecine : Dr J.-A. Vidal et Dr Roma
Amyot ;
Médecine vétérinaire : Dr G.-T. Labelle et
Dr J.-A. Viau ;
Optométrie : M. Charlemagne Bourcier et
M. Edgar Lussier ;

Pharmacie : M. Rodolphe Dagenais et M.
Léopold Bergeron ;
Philosophie : M. l'abbé J.-Bernard Gingras
et M. Gérard Barbeau ;
Polytechnique : M. Roland Bureau et M.
Marc Boyer ;
Sciences : M. Roger Lamontagne et M. Abel
Gauthier ;
Sciences sociales : M. Paul Galt Michaud et
M. François DesMarais ;
Théologie : M. l'abbé Irénée Lussier et M.
l'abbé H.-G. Palardy ;
Le président de l'Association générale des
étudiants ;
Trésorier honoraire : l'honorable Henri Groulx ;
Vérificateur honoraire : M. Jean Valiquette
(H.E.C.)
Administrateur : M. Jean-Pierre Houle.



COMITÉ DE PUBLICATION :

M. René Guénette, président ; MM. Roger
Beaulieu ; Rex Desmarchais, Raymond Des-
Rosiers, Roger Duhamel, Alfred Labelle, Léon
Lortie, Jean Nolin, Fernand Séguin, M. l'abbé
J.-Bernard Gingras.

COMITÉ DES RECHERCHES :

Dr Louis-Charles Simard, président ; Mgr
Olivier Maurault, MM. Louis Bourgoin, Jean
Bruchési, Louis Casaubon, Gérard Parizeau, Dr
Georges Préfontaine, MM. Paul Riou, Jacques
Rousseau, Jules Labarre, secrétaire.

COMITÉ DU FONDS DES ANCIENS :

M. A.-S. McNichols, président, Sénateur Élie
Beauregard, Juge Séverin Létourneau, Docteurs
Stéphane Langevin, Louis-Charles Simard, Ernest
Charron, MM. J.-Édouard Labelle, Oswald May-
rand, Alphonse Raymond, M. J.-A.-M. Charbon-
neau, Me Émery Beaulieu, M. Étienne Crevier,
secrétaire ; Gérard Parizeau, trésorier.



L'Action Universitaire est l'organe de l'Association générale des Diplômés
de l'Université de Montréal.

Les articles publiés dans *L'Action Universitaire* n'engagent que la responsabilité
de leurs signataires.

Rédacteur en chef : JEAN-PIERRE HOULE

Rédaction et administration ; Service de la publicité :

Raymond DesRosiers, 2900, boulevard du Mont-Royal, Tél. AT. 9451

Impression et expédition : Imprimerie Pierre Des Marais, Montréal, P.Q.

Abonnement : \$1.00 au Canada et à l'étranger. *L'Action Universitaire* paraît chaque
mois, sauf juillet et août.

LA BONNE
Ménagère
SAIT QUE
LES
**BISCUITS
DAVID**
COMPLÈTENT LE
REPAS FAMILIAL



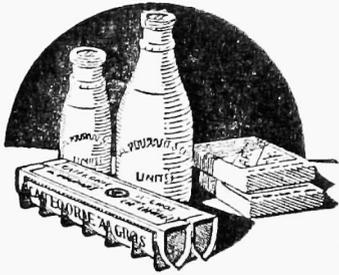
**LES BISCUITS
DAVID SONT
TOUJOURS
FRAIS,
CROUSTILLANTS
ET SAVOUREUX!**

•
Si votre épicier ne les a pas,
envoyez son adresse à

DAVID & FRÈRE LIMITÉE
1930, rue Champlain, Montréal

Coty

PARFUMS DE LUXE



Le **LAIT** est le type de l'aliment complet. Il contient tous les éléments propres à la réparation du corps, à son développement et à l'entretien de la chaleur vitale.

Les travailleurs de la pensée préfèrent le lait et les produits laitiers **POUPART**, à cause de leur saveur naturelle, de leur fraîcheur et de leur valeur nutritive.

A. POUPART & CIE

Limitée

1715, rue WOLFE FRontenac 2194



DORMEZ TRANQUILLEMENT

- votre argent est en sécurité dans les
Certificats d'Épargne de Guerre



Contribution de la

BRASSERIE DAWES "BLACK HORSE"

VOUS SEUL

pouvez faire de votre demeure

UN FOYER

... mais nous pouvons vous aider en vous fournissant un choix agréable, exclusif et profitable à des conditions conformes à votre budget.

Le magasin à rayons qui continue de grandir

MESSIER *Limitée*

Le grand magasin à rayons de la rue
Mont-Royal — MONTREAL

Lunettes et verres optiques.

J.-O. GIROUX
Optométriste-Opticien diplômé

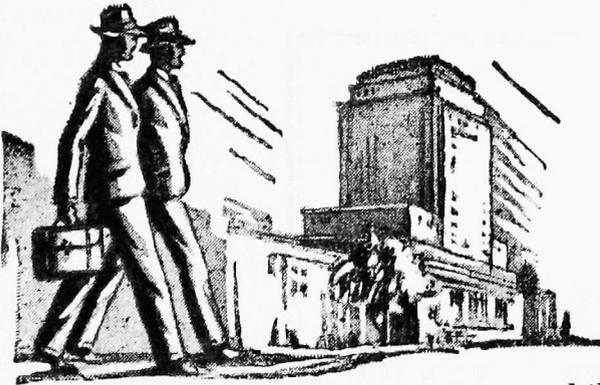
Membre de l'A.E.P.O. de Paris

assisté d'optométristes et opticiens diplômés

•

BUREAUX CHEZ
Dupuis Frères
MONTREAL

Des hommes de caractère



et d'initiative, des hommes honnêtes, désireux de se faire une bonne carrière dans les affaires . . . c'est ce que demande la plus grosse compagnie canadienne d'assurance-vie, la SUN LIFE OF CANADA. L'expérience de la vente n'est pas nécessaire; les experts de la Compagnie donneront gratuitement des cours aux candidats sérieux et leur apprendront toutes les responsabilités qui deviendront leurs. Les avantages . . . un revenu régulier dès le début, une pension de retraite et des bénéfices en cas de maladie. La Sun Life of Canada bat la marche . . . elle établit l'homme voulu dans une carrière enviée de tous.

~~~~~

**JULES DEROME,**  
(H.E.C. '23), C.L.U.,

Gérant, Succursale Cartier

IMMEUBLE SUN LIFE  
Montréal

~~~~~

Sun Life of Canada

ÉTABLIE EN 1865

VERSEMENTS EFFECTUÉS DEPUIS LA FONDATION: \$1,710,000,000

Facts

PERSONNELS

AU TAUX LE PLUS BAS

remboursable en 12 mensualités, ce qui équivaut à 6% d'intérêt par année. Voyez le gérant ou le comptable de la succursale de la Banque de Montréal proche de chez vous. Vous aimerez la manière amicale dont il traitera vos problèmes d'emprunt.

**BANQUE DE
MONTRÉAL**

au service des Canadiens
dans toutes les sphères de
la vie depuis 1817



**CIGARETTES
SWEET CAPORAL**

*"La forme la plus pure sous
laquelle le tabac peut être fumé"*



Les Fabricants

FASHION-CRAFT LIMITÉE

VÊTEMENTS POUR HOMMES

J.-EUGENE RICHARD

Président

DIRECTION

J.-LOUIS LÉVESQUE

Vice-président

GÉRARD FAVREAU

Vice-président exécutif et directeur général

LIONEL LACROIX

Directeur général adjoint

W.-S. McCUTCHEON

Directeur général adjoint

SOMMAIRE



Un message	2
Le rôle des sciences dans la vie d'une nation <i>Henri Prat</i>	4
La première grammaire grecque au Canada..... <i>Maurice LeBel</i>	8
La France et le divorce d'Henri VIII	<i>Guy Frégault</i> 11
En marge de	<i>Guy Sauvage</i> 16
Les Compagnons	<i>Jean-Pierre Houle</i> 20
Henri Ghéon	<i>Roger Duhamel</i> 22
Quelques livres de mon rayon.....	<i>Rodolphe Laplante</i> 29
Le théâtre universitaire de Buenos-Aires.....	<i>Simone Garma</i> 33
Échos et nouvelles	36



UN MESSAGE



Dans l'esprit de ses fondateurs, l'A.G.D.U.M. avait pour mission spéciale de sauvegarder et d'accroître le prestige de l'université. Notre association n'a jamais failli à la tâche et, en cette année du vingt-cinquième anniversaire, c'est elle qui a pris l'initiative de manifestations dignes de l'œuvre universitaire.

Le 1er décembre, l'A.G.D.U.M. posait un geste symbolique que l'on ne voudra pas oublier : elle unissait, au cours d'un gala qui fera époque, une université française martyre et l'Uni-

versité de Montréal en plein essor. Tous les profits de ce concert seront versés à l'Université de Caën et ainsi, l'A.G.D.U.M. acquittera, pour une part infime sans doute, la dette de reconnaissance contractée par tous les universitaires et les Canadiens de langue française envers leur patrie intellectuelle : la France.

Nous sommes heureux de publier ici, le message que M. Pierre Auger, directeur de l'enseignement supérieur de France, nous adressait le soir même du concert Casadesus.

Chers amis,

"Je ne puis me défendre en m'adressant à vous, d'évoquer la terrasse de l'Université de Montréal à laquelle pendant la guerre, je suis si souvent monté. Chaque fois que j'avais gravi la route ou l'escalier de bois sur les marches duquel se pressent les groupes animés d'étudiants, j'étais saisi d'admiration devant le paysage grandiose qui offrait à mes yeux la ville, la plaine où l'on devine au loin la rivière, et les montagnes qui forment l'horizon. Je pensais alors à ceux qui avaient quitté les maisons rouges de la ville et les fermes de la plaine et de la montagne pour aller défendre au-delà des mers la cause de notre civilisation contre les hordes, qu'en ce vingtième siècle, évoquaient par leur barbarie, les Tartares ou les Huns d'Attila.

Depuis, j'ai survolé les côtes de Normandie et les plages, où, parmi les obus et les mines, les fils de ce Canada que je découvrais de la terrasse de Montréal, débarquaient pour rendre par leur sacrifice sublime, la liberté à cette terre d'où sont partis tant de leurs ancêtres dont ils parlent la langue et où ils se sont si vite sentis chez eux. Faut-il que maintenant par une adoption symbolique qui a profondément ému tous les français, nous rappelle pourquoi les canadiens ont accepté de sacrifier leur jeunesse sur les plages et contre les falaises de Dieppe et du Calvados? Ils voulurent rendre à leurs lointains cousins avec la liberté matérielle, la liberté de parler, de penser, d'apprendre. Ils voulurent leur rendre la vie spirituelle. Ils veulent maintenant compléter cette libération en aidant les Normands à reconstruire plus belle leur Université martyre.

Ils ont d'avance bien mérité votre aide ces professeurs et ces étudiants de l'Université de Caen, qui ont assuré et suivi les cours de l'année passée dans les conditions d'extraordinaires difficultés que vous pouvez imaginer, au milieu d'une ville en ruines. Il leur faut une bibliothèque, des laboratoires, des collections, tout cela est prévu dans le plan de reconstruction qui viendra s'intégrer progressivement dans le grand' oeuvre commun, sous la direction du Recteur de l'Académie, M. Mazet. Cette Université nouvelle nous la voulons conforme aux traditions précieuses, mais nous la voulons aussi largement ouverte sur l'avenir.

Parmi tous les projets nouveaux quelques-uns prennent déjà forme concrète. Pour redonner la vie à notre jeunesse, la santé à notre jeunesse, il nous faut du lait, des vitamines. Nous bâtirons à Caen, sous votre patronage, un grand Institut National du Lait. Nous bâtirons un autre institut pour l'études des fruits, de ces pommes dont les meilleures portent en France le nom même de votre pays.

Dans les domaines des Lettres et du Droit, de grands Instituts feront vivre dignement les recherches et l'enseignement des humanités, dans cette ville que l'on a pu appeler l'Athènes normande.

Voici, mes chers amis, l'oeuvre à laquelle vous avez voulu apporter votre aide après l'avoir rendue possible par vos sacrifices.

Merci pour la Normandie.

Merci pour la France."



Avant la réception de ce message, le président de l'Association s'était adressé aux universitaires français, grâce au Service International de Radio-Canada.

LE RÔLE DES SCIENCES DANS LA VIE D'UNE NATION

Henri Prat, professeur

Aux Facultés des Sciences des

Universités d'Aix-Marseille et de Montréal

Le coup de théâtre qui a mis fin brusquement à la guerre mondiale a été digne du reste du drame qui vient de se jouer sous nos yeux. Pour la première fois depuis l'origine du monde, de fragiles créatures, des hommes, ont réussi à déchaîner les sources d'énergies mises en jeu dans le mécanisme des soleils. Il n'est pas inutile de réfléchir un peu sur la portée d'une telle découverte, ne serait-ce que pour éviter les catastrophes qui en seront la suite implacable si nous ne savons pas en faire bon usage.

Entre autres résultats, je crois que la bombe atomique a pulvérisé une silhouette légendaire qui flottait encore dans beaucoup d'esprits : celle du vieux savant ridicule s'agitant vainement au milieu de cornues, d'appareils bizarres et d'oiseaux empaillés ; être inoffensif et un peu loufoque, dont on rit et que personne ne prend au sérieux. Le grand public a appris d'un seul coup ce qui était sorti du cerveau de ces hommes vêtus de blouses blanches, qu'on voit circuler dans les salles claires de certains grands bâtiments universitaires, bâtiments souvent méconnus, parfois décriés. Il a appris avec stupéfaction qu'une centaine de ces hommes pouvaient à eux seuls tenir en échec une armée de dix millions de guerriers, contraindre à la capitulation instantanée des empires immenses braqués jusque là dans une

volonté farouche de résistance jusqu'au suicide. Chacun de ces cerveaux sans armes valait à lui seul plus que dix corps d'armée. Et ceci nous amène à comprendre le premier rôle des sciences dans la vie des peuples : **En temps de guerre la Science est le bouclier de la Nation.**

Tout l'héroïsme de nos soldats aurait été déployé en vain. Malgré leur courage ils auraient été massacrés et leur sacrifice serait demeuré inutile si les savants n'avaient pas réussi à mettre entre leurs mains les meilleures armes du monde. Dans la guerre moderne, la victoire appartient en effet au peuple qui a les meilleurs cerveaux et les meilleurs laboratoires.

Et ce sont bien des soldats aussi tous ces hommes qui, patiemment, obscurément, ont forgé les armes du triomphe, non seulement la bombe atomique, résultat le plus spectaculaire, mais aussi mille autres inventions merveilleuses, tel le célèbre "Radar", inventions qui ont donné à nos marins, à nos aviateurs, à nos soldats la maîtrise incontestée des mers, des airs et des continents. Soyez bien certains que le danger n'était pas moindre pour ceux qui travaillaient dans les laboratoires, points de mire des bombardements, à la merci des accidents, menace permanente suspendue sur leurs têtes comme des épées.

Mais ce n'est encore là qu'un des aspects de la question. La guerre heureusement ne dure pas toujours. Et pendant la paix le rôle des sciences est exactement aussi grand. Bouclier de la nation en temps de guerre la Science est aussi **sa sauvegarde en temps de paix**. Vous tous qui me lisez, vous avez des occupations variées: Les uns sont des ouvriers, d'autres des cultivateurs, d'autres des employés de commerce, d'autres enfin des intellectuels. Dites-vous bien que tous, tant que vous êtes, vous dépendez en première ligne du succès de vos savants, des hommes qui travaillent pour vous dans les laboratoires de votre nation. S'ils réussissent dans leur tâche, vous êtes un grand peuple et vous en bénéficiez tous, dans toutes les formes de vos activités. S'ils devaient échouer, alors vous tomberiez immédiatement au rang des peuples inférieurs.

Qu'appelle-t-on des "pays colonisés"? Pourquoi y a-t-il dans le monde des peuples qui, politiquement, économiquement, sont mis en tutelle? Est-ce à cause de la couleur de leur peau, de leur taille, de la forme de leur crâne? Pas du tout. S'ils sont ainsi traités en personnes mineures, administrés par des gens d'une autre couleur qu'eux, c'est pour une raison et une seule: Parce qu'ils n'ont pas encore pu assimiler pleinement les progrès de la science moderne. Soyez sûrs que le jour où l'un de ces peuples, noir, jaune ou brun, arrivera à produire de grands chimistes, de grands physiciens, des savants qui acquerront une prééminence mondiale, ce jour-là, depuis le plus riche de ses seigneurs jusqu'au dernier de ses paysans, il aura acquis son droit à l'égalité avec les autres habitants de la terre.

Voyez les arbres de nos forêts. Lorsque l'un d'entre eux a un sommet,

une "flèche", qui ne pousse pas assez vite, qui se laisse dépasser, dominer par les frondaisons des arbres voisins, qu'en advient-il? Nécessairement il s'étirole puis il meurt, n'ayant plus assez de lumière pour assurer ses fonctions vitales. Ainsi la plus petite, la plus profonde de ses racines dépendrait pour son existence du travail des cellules du bourgeon terminal: Si la flèche pousse bien, l'arbre conquiert sa place au soleil et ses racines et son tronc se développent puissamment. Si la flèche faiblit, alors adieu, tout périclite, les racines comme le reste.

Nous voyons de par le monde toutes ces catégories de peuples qui luttent entre eux, pacifiquement ou non, comme les arbres. Ceux qui ne parviennent pas à former leur flèche sont les vaincus de la vie. Ceux qui la forment bien arrivent, grâce à elle, à assurer à leurs enfants une vie digne et sûre. Soyez un peuple qui sait former sa flèche.

N'oubliez jamais que tous, ouvriers, cultivateurs ou intellectuels, vous êtes reliés, par un lien invisible, au travail de vos hommes de science; que vous êtes tous intéressés directement à leur réussite. Par conséquent, vous devez leur fournir, sans hésiter, tous les moyens nécessaires pour l'accomplissement de leur tâche.

Le succès d'une armée dépend, en grande partie, vous le savez, de la valeur de ses troupes d'élite: parachutistes, pilotes de chasse, sous-mariniens, corps de débarquement, c'est-à-dire des hommes qui se lancent en avant, qui montent le plus haut dans les cieux ou plongent le plus profondément dans les océans, qui n'hésitent pas à se lancer de dix mille pieds de hauteur et à faire le grand saut dans l'inconnu. Dans le domaine in-

tellectuel, vos troupes d'élite, ce sont vos savants. Ce sont eux qui ont les cerveaux assez hardis pour rechercher des voies nouvelles, pour faire le plongeon dans l'espace noir. Et ce n'est pas toujours sans risques : Voyez les radiologues, les chimistes, les bactériologistes, les explorateurs ; en pleine paix ils payent souvent de leur vie leur témérité. Ce sont ces troupes d'élites qui remporteront la victoire de la paix comme elles ont remporté la victoire de la guerre. Car elles seules seront capables d'adapter aux œuvres créatrices les forces immenses déchaînées jusqu'ici pour les œuvres de destruction.

Mais je voudrais attirer votre attention sur le cas particulier du peuple canadien, à qui incombent à cet égard des responsabilités et des devoirs exceptionnels.

D'abord il est obligé, par sa position même, de se suréquiper au point de vue scientifique ; sa population, de douze millions d'âmes seulement, doit mettre en œuvre un immense domaine, grand comme toute l'Europe. Il lui faut donc suppléer au nombre réduit de ses bras par un équipement technique extrêmement poussé, former non des manœuvres au rendement faible, mais des techniciens et des ingénieurs au rendement décuplé. C'est l'intérêt de tous les travailleurs, dont la besogne sera rendue ainsi plus intéressante et plus productive ; c'est aussi le devoir du Canada vis-à-vis du monde entier, qui attend de lui une production accrue.

Le Canada est sans doute le pays du monde qui possède le plus de richesse foncière par tête d'habitant. En entendant cela certains seront peut-être tentés de se dire : "Quelle chance ; puisque je suis si riche, je dois pouvoir vivre en rentier sans travail

ler". Ceux qui feraient ce raisonnement simpliste ne tarderaient pas à avoir un réveil désagréable et d'amères désillusions. En effet toute cette immense richesse est une richesse **potentielle**, qui n'a de sens que si l'on travaille pour la mettre en valeur. Sans travail elle reste virtuelle, c'est-à-dire que c'est pratiquement comme si elle n'existait pas. Songez à une chose : c'est que lorsque vos ancêtres, les colons français, ont débarqué au Canada, ils ont trouvé cet immense territoire occupé seulement par quelques dizaines de milliers d'Indiens. Avec le raisonnement de tout à l'heure ces Indiens étaient virtuellement encore cent fois plus riches que vous ne l'êtes aujourd'hui, puisqu'ils étaient cent fois moins nombreux pour le même domaine. Et cependant vous savez qu'ils vivaient misérablement, toujours sur le bord de la famine, ne sachant pas exploiter convenablement les immenses ressources qu'ils possédaient.

Dites-vous bien que la science est le seul moyen de faire sortir du sol les richesses potentielles qu'il contient, et que tout le monde y est intéressé. Plus un pays recèle de telles richesses, et c'est le cas heureusement du Canada, plus il doit développer son appareil scientifique.

Mais il y a plus. Songez que la formation d'un savant est une œuvre de longue haleine. Il faut vingt ans au moins pour former un chimiste ou un biologiste dans la pleine maturité de son génie. Par conséquent, la dimension de nos Universités, de nos laboratoires, ne doit pas être à l'échelle du Canada actuel. Elle doit être prévue pour les besoins de ce que sera le pays dans vingt ou quarante ans. Or, vous savez que le Canada, — et c'est ce qui fait sa force et sa grandeur, — est le pays du monde qui se développe le plus rapidement. En trente ou

quarante ans, sa population double. Ainsi vos Universités ne doivent pas être celles qui conviendraient à un pays de douze millions d'habitants mais celles qui seront nécessaires à une nation de vingt-cinq ou trente millions d'âmes : le Canada de demain.

Dites-vous bien, tous tant que vous êtes, que votre sécurité, votre bonheur, l'avenir et la dignité de vos enfants, reposent en première ligne sur **vos** Universités. Si celles-ci devaient

échouer dans leur tâche, ce serait une catastrophe qui vous ferait déchoir rapidement de la belle place que vous avez conquise dans le monde. Si elles réussissent, ce que nous espérons tous, vous pourrez poursuivre votre carrière dans la prospérité et dans la paix. C'est par elles que le Canada pourra jouer dans la vie du monde de demain, — monde pacifié que nous souhaitons de toutes nos forces, — le rôle magnifique que tous les peuples attendent de lui.



L'A.G.D.U.M. lancera bientôt une grande campagne de recrutement —

Notre catalogue contient les noms de plus de 8000 diplômés qui, tous, devraient être des membres actifs de notre association.—

DEVENEZ RECRUTEUR !

LA PREMIÈRE GRAMMAIRE GRECQUE AU CANADA⁽¹⁾

Maurice LeBel

Professeur de littérature grecque

à la Faculté des lettres, Université Laval, Québec.

La première grammaire grecque au Canada parut, à Montréal, en juillet 1837, c'est-à-dire l'année même des troubles de saint Eustache et de Montréal, et un an avant le trop célèbre rapport de Lord Durham.² Elle a pour titre : **Grammaire grecque, à l'usage du collège de Montréal.** Bien qu'elle soit sortie de l'Imprimerie de Jones, ainsi que l'indique la page-titre, on lit, cependant, à la fin du livre, à la page 321 : De l'Imprimerie de C. P. Leprohon. On lit également, au centre de la page-titre, en caractères noirs : Première Edition. Ce renseignement laisse entendre qu'il existe peut-être une autre édition ou que l'auteur pensait du moins en publier une autre. Mais nos collèges, pour diverses raisons, ne semblent pas avoir prisé outre mesure cette grammaire, puisque le livre n'a point connu d'autre édition que celle de 1837.

L'ouvrage est anonyme. Mais son auteur est un Anglais, M. John Larkin, prêtre de saint Sulpice. A l'instar de beaucoup d'Anglais qui ont travaillé au développement culturel des Canadiens français au XIXe siècle. M. Larkin est né en Angleterre et a fait ses études classiques en Angleterre; il suffit de lire, même un peu rapidement,

les annuaires et les palmares de nos collèges classiques au XIXe siècle pour relever les noms d'un assez grand nombre de professeurs étrangers dans nos maisons d'enseignement secondaire. M. Larkin naquit en 1801, puis entra chez les Sulpiciens en 1823 et fut ordonné prêtre en 1827. En novembre de la même année, il arriva à Montréal, et il fut quelque temps vicaire à la Paroisse Notre-Dame. Il était professeur au Collège de Philosophie, et il y avait à peine dix ans qu'il vivait au pays, lorsqu'il publia, en juillet 1837, sa grammaire grecque qui est la première au Canada. En 1840, il se rendit aux Etats-Unis et entra dans la Compagnie de Jésus. En 1841, il refusa d'être évêque de Toronto. On trouvera des renseignements fort instructifs sur la carrière de ce brillant éducateur dans les Annales de la Compagnie de Jésus aux Etats-Unis.³

La première grammaire grecque au Canada est un ouvrage in 8° de 321 pages; celle de Ragon, aujourd'hui en usage dans la plupart de nos maisons, n'en a que 243. Elle ne possède point de préface ni de table des matières. Elle se divise en trois parties : la première traite des "éléments", la deuxième, de la Syntaxe, la troisième, de la

¹ *Grammaire Grecque, à l'usage du Collège de Montréal. Première Edition.* Montréal : De l'Imprimerie de John Jones, 1837 in-8°, 321 pages.

² Incidemment, la première grammaire latine parut en 1796. Puis, en 1799, deux grammaires latines étaient imprimées à Québec.

³ "An historical sketch of the Mission of New-York and Canada", *Woodstock Letters* (1874), Vol. III, no 1, pp 27-42; no 2, pp 135-150; no 3, pp 172-182. Cette revue de l'activité des Pères Jésuites a été publiée à Woodstock College, en 1874, et est à l'usage exclusif de la Compagnie de Jésus.

"Méthode ou Manière de rendre en Grec les Gallicismes qui se rencontrent le plus fréquemment." L'auteur a ajouté un appendice de huit pages sur les dialectes et une page des errata. Fait important à souligner, le livre ne renferme que huit erreurs typographiques, ce qui est un véritable chef d'œuvre d'imprimerie, car la plupart des ouvrages grecs contemporains sont loin d'être imprimés avec autant de soin et de perfection.

La première partie (115-176), qui traite de la Morphologie, est sans doute la plus longue et la plus importante. Elle commence par une définition qui nous paraît aujourd'hui assez amusante de la grammaire grecque : "La Grammaire Grecque", écrit l'auteur, "est l'art de parler et d'écrire correctement en Grec". On le voit, cette définition est modelée sur celle d'une langue moderne et convient parfaitement, par exemple, à la langue française ou à la langue anglaise. Mais personne ne songerait, en 1945, à définir ainsi la grammaire grecque. L'on pourrait dire plutôt : "c'est l'art de lire les textes".

Toutefois, nos pères pratiquaient la méthode directe; ils parlaient le grec, ils improvisaient même en grec. Ainsi, au collège de Montréal, en 1833, on soutint une thèse en grec à la distribution des prix; on donna même, à la distribution des prix de 1838, la solution d'un problème de mathématiques en grec; le "Palmares" de 1842 nous dit même que M. Leclair, de Montréal, élève de Rhétorique, composa et prononça un discours en grec intitulé : Eloge des Athéniens;⁴ le palmares du collège Sainte-Marie, année 1850, reproduit même au complet le discours

⁴ A Eton, à Westminster et à Winchester, j'ai plus d'une fois entendu, de 1931 à 1938, des élèves prononcer, à la distribution des prix, de larges extraits de discours d'Isocrate et de Démosthène.

en grec de M. Laramée, et ce discours est un exercice d'imitation d'après Isocrate. Et, en 1895, on présenta **Oedipe-Roi**, en grec, au Collège de Montréal, et tout McGill y assista. (Aujourd'hui encore, en Angleterre, on représente en grec, sur la pelouse, les grandes tragédies grecques d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide).

La grammaire de M. John Larkin est conçue sur un plan bien différent de celui de la plupart des grammaires françaises du temps; elle est faite pour le thème aussi bien que pour la version,⁵ ainsi que le révèle la troisième partie, qui traite de stylistique grecque. Or, presque toutes les grammaires grecques sont écrites aujourd'hui uniquement en vue de la version. De plus, l'auteur ne sépare jamais l'étude des éléments de celle de la syntaxe, ce qui est à la fois intelligent et conforme au génie des langues, car on apprend des mots pour les employer dans des phrases et pour les lire dans des phrases, et non pour les prononcer à la queue leu leu; en cela, l'auteur a imité les grammaires grecques en usage alors en Angleterre, tout particulièrement celles de Neilson et de Dunbar, qui sont respectivement de 1829 et de 1832. Il a aussi mis à profit la fameuse **Méthode pour étudier la langue grecque** de J. L. Burnouf, dont la 25e édition était parue en 1836, la première remontant à 1813.

La deuxième partie de la grammaire, qui traite de la syntaxe, est relativement courte (pp 177-257); ce qui est conforme au génie de la langue grecque, dont la syntaxe est assez simple. Nombreuses sont les notes et les références au bas des pages. De plus, la terminologie est modelée sur celle des ouvrages anglais. Ainsi, l'auteur parle

⁵ Le thème, grec ou latin, est encore aujourd'hui l'exercice favori et le plus populaire des élèves dans les Public Schools et Grammar School d'Angleterre.

de l'objet, de la Phrase-Objet, de la syntaxe de Tournure, de la Phrase-Sujet, de la Circonstance, de la Liaison, de la Phrase Circonstance et des Comparaisons.

La partie la plus précieuse, sinon la plus originale, de cette grammaire, est sans contredit la troisième et la dernière (pp 258-310), où il est question de la manière de rendre en grec les gallicismes qui se rencontrent le plus fréquemment. C'est un véritable traité de stylistique ou plutôt ce sont des notes très précieuses de stylistique grecque. On pourrait s'en servir pour faire une étude de la stylistique grecque, et l'on sait que cet ouvrage reste

encore à faire, car il n'existe point de stylistique grecque comparable à la **Stylistique Latine** de Berger.

La première grammaire grecque au Canada est l'ouvrage d'un Anglais, prêtre de saint Sulpice; c'est un Anglais qui a le premier contribué à répandre l'étude du grec au Canada. Il est permis de penser que son influence a été heureuse, au moins parmi les Canadiens français, puisque plus de 12000 élèves étudient actuellement le grec dans nos collèges classiques, tandis qu'il n'y en a même pas 300 qui l'apprennent dans l'Ontario et même dans tout le reste du Canada anglais.



*Le Président,
le Conseil Général,
le Comité de Publication
et
le Rédacteur en chef
vous présentent leurs meilleurs voeux.*

TOUT LAINE ou falsifiée, une étoffe est une étoffe... Pourtant si l'on compare, l'authentique est moins chère.

AINSI DU LAIT...

À prix égal, la qualité **JOUBERT**
l'emporte haut la main.



Aubry-Paris

Préparez vos fines liqueurs à l'avance avec les
SIROPS AUBRY-PARIS

SPECIAL 24 OZ STYLE FRANÇAIS

Grenadine	Crème Cacao
Kirsh	Kummel
Cointreau	Crème Menthe

Demandez-les chez votre marchand
ou appelez **DU** pont **6225**

PAUL DOZOIS

Marchand de Tabac

12 OUEST, RUE SAINT-JACQUES
4485, RUE SAINT-DENIS

Montréal

Téléphones :
Taverne: MA. 0731

Salle à diner: PL. 0379
Bureau: MA. 0654

CHEZ RONCARI

Table d'Hôte et à la carte

Cuisine française et italienne

Salons privés

Bière, et vins italiens servis le dimanche

115-19, boulevard St-Laurent, **MONTRÉAL**

SECRÉTARIAT DE LA PROVINCE

POUR PRÉPARER LES JEUNES au rôle prépondérant qu'ils seront appelés à jouer dans l'avenir et permettre aux talents en herbe de se révéler dans le champ des arts et de l'artisanat, le gouvernement de la province de Québec met à leur disposition,

à Montréal : —

- **UNE ÉCOLE DES BEAUX-ARTS**, 3450, rue Saint-Urbain;
- **UNE ÉCOLE DU MEUBLE**, 1097, rue Berri;
- **UNE ÉCOLE DES ARTS GRAPHIQUES**, 2020, rue Kimberley;
- **UN CONSERVATOIRE DE MUSIQUE ET D'ART DRAMATIQUE**,
1700, rue Saint-Denis;

et à Québec : —

- **UNE ÉCOLE DES BEAUX-ARTS**, 37, rue St-Joachim;

où les artistes et les artisans de demain peuvent apprendre, sous la direction de maîtres compétents, l'art de leur choix, devenir des créateurs et des producteurs de belles choses.

Nos jeunes trouveront dans ces foyers de culture tous les éléments nécessaires à l'épanouissement de leurs dispositions artistiques, de leurs facultés intellectuelles et de leurs aptitudes manuelles.

Omer Côté, c. r.,

Secrétaire de la Province.



ECONOMISEZ
Jusqu'à 20%

En achetant votre assurance-auto de

GASTON RIVET

Assurances de tous genres

266 ouest, ST-JACQUES — MA. 2587

LES MEILLEURS CONTRATS
AUX MEILLEURS PRIX

● **PRODUITS**
PHARMACEUTIQUES
S P É C I A L I S É S

●
LABORATOIRE
DES AUTELS
L I M I T É E
M O N T R É A L

Derniers devoirs...

— Laissez-nous vous assister dans vos
derniers devoirs envers ceux qui partent.
Nos conseils sont basés sur l'expérience.

Salons mortuaires — Service d'ambulance

GEO. VANDELAC Limitée

Fondée en 1890

G. VANDELAC, Jr — Alex. GOUR

120 est, rue Rachel, Montréal — BE. 1717

H. Labrecque, i.c., b.s.a.
P.-M.-H. Leblanc, i.c., b.s.a., arp.-géo.
André Labrecque, i.c., b.s.a.

LABRECQUE, LEBLANC
et LABRECQUE

INGENIEURS CONSEILS
ET ARPENTEURS

10 ouest, rue St-Jacques
Edifice "Thémis" LAncaster 4018

UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL



THÉOLOGIE — DROIT — MÉDECINE — PHILOSOPHIE — LETTRES —
SCIENCES — CHIRURGIE DENTAIRE — PHARMACIE — SCIENCES SOCIA-
LES, ÉCONOMIQUES ET POLITIQUES — GÉNIE CIVIL — OPTOMÉTRIE —
AGRONOMIE — MÉDECINE VÉTÉRINAIRE — COMMERCE — ENSEI-
GNEMENT MODERNE — PÉDAGOGIE — MUSIQUE — DESSIN — ART
MÉNAGER — TOURISME — ÉLOCUTION — ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
DES GARDES-MALADES — HYGIÈNE SOCIALE APPLIQUÉE.

Pour tous renseignements, s'adresser au

SECRETARIAT GÉNÉRAL

2900, Boulevard du Mont-Royal — MONTRÉAL

LA FRANCE ET LE DIVORCE DE HENRI VIII

Guy Frégault,

de l'Académie Canadienne-française,

Professeur à la Faculté des Lettres.

— I —

Missions diplomatiques (1527)

La rupture du mariage de Henri VIII et de sa première femme, Catherine d'Aragon, fut, en Angleterre et en Europe, l'un des événements les plus importants de la première moitié du XVI^e siècle. C'était bien entendu, pour Henri VIII, une question de préférences personnelles, ¹ à laquelle on ne peut rattacher que d'assez loin certaines préoccupations d'ordre dynastique. ² Pour le gouvernement français, le concours de circonstances suscité par cette affaire, qui semble tenir du roman autant que de l'histoire, fut avant tout un facteur de politique internationale que François I^{er} exploita avec opportunisme pour conjurer la formidable menace que faisait peser sur la France Charles-Quint, roi d'Espagne et maître de l'Empire. Le roi-chevalier avait vu, en 1522, vingt mois après la célèbre entrevue du Camp du Drap d'Or (7 juin-1^{er} juillet 1520), les funestes effets de l'alliance de Henri VIII et de Charles-Quint. Encerclée, la France avait tenté de se dégager en fonçant sur l'Italie. De bataille en bataille, François I^{er} avait été conduit jusqu'au désastre de Pavie, à la captivité et à l'hu-

miliant traité de Madrid (14 janvier 1526).

Rien ne pouvait préoccuper davantage le roi de France que d'empêcher le renouvellement d'une telle alliance. Et rien ne pouvait mieux servir ses fins que l'épisode du divorce du monarque anglais. Catherine d'Aragon était la tante de l'Empereur. Dès le début, ce dernier avait manifesté son intention bien arrêtée d'aider sa parente à sortir de ce mauvais pas. ³ Cette vague de froid entre l'Angleterre et le Saint-Empire paraissait devoir aboutir à la séparation au moins momentanée de ces deux grandes puissances. ⁴ En travaillant à obtenir que le mariage de Henri VIII fût déclaré nul, François I^{er} isolait l'Empereur et consolidait la situation de la France au moyen de l'alliance anglaise. De son côté, le roi d'Angleterre avait intérêt à conserver l'amitié du souverain français; l'accomplissement de ses vœux les plus chers requérait les bons offices de Clément VII: qui plus que Sa Majesté Très Chrétienne pouvait lui gagner la collaboration indulgente du pape? Ces

1. C'est l'opinion de la plupart des historiens; cf., entre autres, J.-J. Blunt, *Sketch of the Reformation in England*, Londres, 1832, 113-114. Un document contemporain, écrit en France, exprime le même point de vue, N. Pocock, éd., *Records of the Reformation*, 2 vols., Oxford, 1870, II, 573-575.

2. Cf. G. Constant, *La Réforme en Angleterre*, 2 vols., Paris, 1930, I, 22-23.

3. J.-S. Brewer, J. Gairdner, R.-H. Brodie, éd., *Letters and Papers. Foreign and Domestic, of the Reign of Henry VIII. preserved in the Public Record Office, the British Museum, and Elsewhere in England (1509-1547)* [dorénavant cité: *Letters and Papers*], 18 vols., Londres, 1862-1910, IV, 3312 (Charles-Quint à Mendoza, "It is, however, our intention, not to be in fault with the Queen our aunt, but, on the contrary, to do everything in our power in her behalf").

4. C'était le grand argument que Wolsey faisait valoir en France, cf. J. Du Bellay à Montmorency, 21 octobre 1528, citée par V.-L. Bourrilly, *Guillaume du Bellay, seigneur de Langey*, Paris, 1905, 93.

considérations assez singulières dominèrent les manœuvres relatives au divorce, de 1527 à 1534.

* * *

A.-F. Pollard fait remonter le rôle de la France à l'origine même de cette ténébreuse affaire. Voici comment il expose les faits. En février 1527, une ambassade française, conduite par Gabriel de Grammont, évêque de Tarbes, arrivait en Angleterre avec la mission de conclure un mariage entre François Ier et la princesse Marie, fille de Henri VIII. En retour de la main de sa fille, celui-ci exigeait d'énormes avantages : pensions, tributs, morceaux de territoire; en vue de diminuer ces exigences, l'évêque de Tarbes aurait fait entendre au souverain que sa fille n'était pas, après tout, une acquisition tellement précieuse aux yeux des Français : n'était-elle pas issue du mariage de Henri VIII avec la veuve de son frère ? Pouvait-elle passer pour une enfant parfaitement légitime ? Cette allusion revenait à révoquer en doute la valeur du mariage de Henri et de Catherine. De là seraient nés, dans la conscience délicate du roi d'Angleterre, les scrupules qu'il déclara plus tard nourrir et sur lesquels il s'appuya pour réclamer son divorce.⁵

Qu'en est-il de cette hypothèse ? Les documents qui se rapportent directement à la mission de l'évêque de Tarbes sont les suivants : une lettre non datée annonçant l'arrivée des ambassadeurs sur le sol anglais ;⁶ une lettre du 21 mars 1527 envoyée de Londres

5. A.-F. Pollard, *Henry VIII*, Londres 1902, 195-197.

6. *Letters and Papers*, IV, 105.

7. *Ibid.*, IV, 2974.

8. *Ibid.*, IV, 3012.

9. *Ibid.*, IV, 3059.

10. *Ibid.*, IV, 3080.

à François Ier par ses porte-paroles ;⁷ une lettre des mêmes à M. de Brienne, lieutenant-général du roi en Picardie, écrite le 2 avril 1527 ;⁸ la commission de François Ier à ses représentants, Gabriel de Grammont, le vicomte de Turenne, Antoine de Fresne et Jean-Joachim de Passau, datée de Nemours, le 23 avril 1527, et spécifiant que les fins de la délégation sont l'arrangement du mariage, la constitution d'une ligue défensive entre la France et l'Angleterre, le versement des sommes que le souverain français devait à Henri VIII et le moyen de tirer de captivité les princes français que Charles-Quint retenait comme otages en Espagne ;⁹ le traité en treize points qui couronna les négociations, le 30 avril 1527 ;¹⁰ une relation de l'ambassade rédigée, le 8 mai 1527, par Claude Dodieu, qui en était le secrétaire.¹¹ Ce sont là, encore une fois, toutes les pièces qui ont un rapport direct avec la délégation française qui traversa la Manche au printemps de 1527. Aucune d'entre elles ne fait la moindre allusion aux paroles par lesquelles l'évêque de Tarbes aurait suggéré au roi d'Angleterre les doutes qu'il fit profession d'entretenir par la suite sur la validité de son mariage.

D'autre part, les documents qui attribuent ces paroles à l'évêque de Tarbes ont tous un caractère indirect et parfois tendancieux. Ils se réduisent à trois : une déclaration du roi d'Angleterre devant le lord-maire et les échevins de Londres, le 8 novembre 1528 ;¹² une lettre de Du Bellay à Montmorency, qui rapporte les paroles du souve-

11. "Relation de ce qui fut négocié en l'an 1527 avec Henry VIII le Roy d'Angleterre et le Card. d'York par l'evesque de Tarbes, le vicomte de Turenne et le président le Viste, ambassadeurs du roy François Premier, touchant le mariage de la fille dudit Roy d'Angleterre avec ledit Roy François, et pour traiter alliance contre l'Empereur Charles V pour dellivrance des enfants de France. Rédigé par écrit par Claude Dodieu, conseiller en la Cour du Parlement de Paris", *ibid.*, IV, 3105. Cette relation est extrêmement minutieuse.

12. A.-F. Pollard, *Henry VIII*, 196-197; G. Constant, *La Réforme en Angleterre*, I, 350.

rain (17 novembre 1528);¹³ une lettre de Wolsey à Henri VIII, portant la date du 5 juillet 1527 : dans cette dépêche, le cardinal raconte avoir eu avec l'évêque de Rochester, Fisher, un entretien au cours duquel il aurait appris à ce dernier que le roi avait des scrupules provoqués par les "objections" de l'évêque de Tarbes.¹⁴ Que valent ces témoignages ? Le premier est celui de Henri VIII lui-même : celui-ci n'avait-il pas tout intérêt — ne fût-ce que par souci d'élégance — à donner à croire que la raison qui le poussait à répudier sa femme était l'inquiétude d'une conscience chrétienne troublée par les propos d'un évêque, et non pas son désir d'épouser Anne Boleyn ? La lettre de Du Bellay ne fait, en somme, que rapporter le discours du roi ; elle n'y ajoute presque rien. Quant à celle de Wolsey, elle contient, entre autres choses, un mensonge grossier ; outre sa conversation avec Fisher, le cardinal y rapporte l'assurance qu'il a donnée à Catherine d'Aragon que le roi n'entreprendrait pas le procès du divorce en vue de rompre son mariage, mais bien en vue de le consolider : l'unique intention de Henri, avait-il raconté à la malheureuse reine, était de consulter un haut tribunal ecclésiastique afin de voir clair dans sa situation matrimoniale.¹⁵

L'évêque de Tarbes a-t-il ou n'a-t-il pas tenu les propos que ces trois documents lui prêtent et que tous les autres passent sous silence ? Il semble que le parti le plus sûr, surtout à la lumière des événements subséquents, soit de se ranger aux avis de G. Constant et de J. Gairdner : le premier n'est pas éloigné de croire que ce fut "une fic-

tion inventée au moment du procès";¹⁶ le second est plus catégorique et tient pour fausses les allégations de Henri VIII et de Wolsey.¹⁷ Le roi d'Angleterre mit à profit une simple coïncidence, puisque ce fut le 17 mai 1527, soit une semaine après le départ de l'évêque de Tarbes et de ses collègues que Wolsey fit venir devant lui son souverain pour répondre à l'accusation d'avoir entretenu des rapports conjugaux avec la veuve de son frère. On avait toutefois préparé de longue main cette démarche en envoyant, dans le plus grand secret, le Dr Richard Wolman auprès de Fox, afin de recueillir l'avis du vieil archevêque de Winchester.¹⁸

Peu de temps après, en juillet, Wolsey se rendait en France, chargé d'une importante mission.¹⁹ Le roi lui avait confié la tâche de sonder l'opinion de François Ier.²⁰ Le cardinal devait en même temps renouer les négociations amorcées au printemps en vue du mariage du roi de France et de la princesse Marie. Un incident éclatant servit de prétexte à ce voyage : à la suite du sac de Rome, opéré par les troupes impériales, le pape était en captivité ; la France et l'Angleterre tenteraient de le libérer : Wolsey s'appliqua à souligner avec force que tel était, avant tout, le but des entretiens qu'il aurait avec le roi-chevalier.²¹ En fait, la

13. *Letters and Papers*, IV, 4942.

14. *Ibid.*, IV, 3231.

15. *Ibid.*, IV, 3231. Il est à noter que Chapuis n'attribuait pas la responsabilité du divorce à l'évêque de Tarbes mais à Longland, confesseur du roi, *ibid.*, V, 1046.

16. G. Constant, *La Réforme en Angleterre*, I, 350.

17. J. Gairdner, "New Lights on the Divorce of Henry VIII", *English Historical Review*, XI, 675 et suiv.

18. A.-F. Pollard, *Henry VIII*, 198; on tenait compte de l'opinion de Fox parce qu'il s'était opposé dès 1509 au mariage de Henri et de Catherine, G. Constant, *La Réforme en Angleterre*, I, 20.

19. A.-F. Pollard, *Henry VIII*, 201; J. Gairdner, *Cambridge Modern History*, 13 vols, Cambridge, 1902-1912, II, 428; J.-S. Brewer, *The Reign of Henry VIII*, II, 191, précise que Wolsey avait des pouvoirs plus étendus que ceux d'un simple ambassadeur; il agissait, dit-il, "as the King's lieutenant".

20. G. Constant, *La Réforme en Angleterre*, I, 353-354.

21. V.-L. Bourrilly, éd., *Mémoires de Guillaume du Bellay*, II, 33; cf. J.-S. Brewer, *The Reign of Henry VIII*, II, 190-214.

triste situation du pape ennuyait beaucoup les Anglais. Sa captivité, qui le mettait à l'absolue discrétion de Charles-Quint, était, ainsi que Wolsey voyait les choses, l'obstacle le plus sérieux au divorce, affaire, disait-il, qui "allait si bien jusque là."²² Si la France et l'Angleterre ne parvenaient pas à faire libérer Clément VII, il fallait au moins que le cardinal réussît à faire déclarer nulle la décision que rendrait le souverain pontife ; il craignait que ce dernier n'agît sous la pression de Charles-Quint, qui s'était déclaré déterminé à empêcher le divorce. C'est pourquoi Wolsey s'employa à faire transférer l'autorité du pape à une assemblée de cardinaux qui se réuniraient en France pour trancher la question. La mère de François Ier, Louise de Savoie, voyait d'un bon œil cette éventualité.²³ Les bruits les plus étranges coururent au sujet de la mission diplomatique du cardinal. Les Impériaux croyaient que la France et l'Angleterre allaient se séparer de Rome et s'unir sous le patriarcat de Wolsey,²⁴ à qui François Ier aurait eu l'intention d'offrir la dignité pontificale.²⁵ Le but réel de la visite du cardinal — qui était de travailler à mener à bien le divorce de Henri VIII — n'avait pas échappé à Charles-Quint : alors que Wolsey se flattait que ses manœuvres étaient enveloppées de l'ombre la plus opaque, l'Empereur écrivait à Rome pour demander la révocation de la charge de légat, que possédait le cardinal.²⁶

22. "If the Pope be slain or taken, it will hinder the King's affairs not a little, which have been going on hitherto so well", Wolsey à Henri VIII, 2 juin 1527, *Letters and Papers*, IV, 3147; cf. une autre lettre de Wolsey à Henri VIII, 29 juillet 1527, *ibid.*, 3311.

23. Wolsey à l'évêque de Bath et à sir Anthony Browne, juillet 1527, *ibid.*, 3247.

24. Ghinucci à Wolsey, 22 juillet 1527, *ibid.*, 3291.

25. Lee à Wolsey, 14 juillet 1527, *ibid.*, 3263.

26. Charles V à Don Inigo de Mendoza, 29 juillet 1527, *ibid.*, 3312.

Wolsey rencontra le roi de France le 4 août, dans la ville d'Amiens.²⁷ Il eut une audience officielle le lendemain. Il commença par proposer le mariage de Marie ; François, qui avait bien trente-trois ans, fit une déclaration remarquablement enflammée et protesta qu'il aimait la princesse plus que toute autre créature. Mais il dut bientôt convenir qu'il était tenu d'épouser Eléonore, soeur de Charles-Quint ; il en avait fait la promesse au traité de Madrid et, pour le contraindre de remplir cet engagement, l'empereur retenait les deux jeunes princes français.²⁸ On résolut la difficulté en décidant que Marie épouserait le Dauphin.²⁹ A l'entrevue, assistait Renée, fille de Charles XII, que Wolsey projetait de marier à Henri VIII ; mais celui-ci, tout entier à Anne Boleyn, n'en avait pas la moindre intention ; du reste, la jeune fille devait épouser, la même année, Hercule d'Este, fils du duc de Ferrare.³⁰ Pendant tout ce temps, le bon roi François, laissait perler de ses yeux des larmes aussi éloquentes que diplomatiques, ce qui réjouissait fort le cardinal.³¹

Tout le long de ces négociations tortueuses et sentimentales, Wolsey ne perdait jamais de vue son but principal, qui était de travailler à "l'affaire secrète", ainsi qu'il appelait le divorce : ce qui ne l'empêchait pas, le 1er août, d'écrire à Ghinucci et à Lee qu'il ne s'agissait pas du tout de répudier Ca-

27. J.-S. Brewer, *The Reign of Henry VIII*, 212.

28. Wolsey à Henri VIII, 9 août 1527, *Letters and Papers*, IV, 3337. Les otages rassuraient Charles-Quint au point qu'il déclarait le projet de mariage entre François Ier et Eléonore aussi solide que le mariage qui l'unissait lui-même à l'impératrice. Il avait raison. Cf. Poyntz et Lee à Wolsey, 23 août 1527, *Letters and Papers*, IV, 3374.

29. Marie était née en février 1516, le Dauphin en juillet 1518. Les fiançailles devaient se célébrer à Greenwich le 15 octobre et à Paris le 22 décembre 1528. Cf. G. Constant, *La Réforme en Angleterre*, I, 349.

30. Wolsey à Henri VIII, 31 juillet 1527, *Letters and Papers*, IV, 3317; cf. Browne à Wolsey, 2 novembre 1527, *ibid.*, 3548; Ghinucci à Wolsey, 18 novembre 1527, *ibid.*, 3585; A.-F. Pollard, *Henry VIII*, 202-203; G. Constant, *La Réforme en Angleterre*, I, 349.

31. Wolsey à Henri VIII, 9 août 1527, *Letters and Papers*, IV, 3337.

therine d'Aragon.³² Quelques jours plus tard, il avouait à Henri VIII qu'il n'avait pas encore, par prudence, communiqué les intentions de ce dernier au roi de France,³³ mais qu'il allait bientôt le faire "in so cloudy and dark a sort that he [François Ier] shall not know your utter determination".³⁴ Pour calmer l'impatience de son maître, il lui déclarait qu'il ne se passait pas d'heure du jour qu'il ne songeât à l'objet des grandes préoccupations royales.³⁵ En réalité, s'il s'agitait beaucoup, il accomplissait peu de chose.

Lorsque François Ier dit adieu à Wolsey, le 21 septembre 1527, Sa Majesté Très Chrétienne avait encore des regards voilés de larmes.³⁶ L'intarissable monarque — qui voyait très clair dans le jeu un peu ridicule du cardinal — venait de gagner une bonne partie. Les résultats précis des entretiens qu'il avait eus avec le plénipotentiaire britannique étaient excellents pour lui : il se voyait autorisé à exiger de l'Empereur que celui-ci modifiât les

32. Wolsey à Lee et Ghinucci, 1 août 1527, *ibid.*, 3327.

33. Wolsey à Henri VIII, 11 août 1527, *ibid.*, 3340.

34. *Id.* à *id.*, 16 août 1527, *ibid.*, 3350.

35. *Id.* à *id.*, 29 juillet 1527, *ibid.*, 3311.

36. *Id.* à *id.*, 21 septembre 1527, *ibid.*, 3441.

37. *Ibid.*, IV, 3430.

articles les plus durs du traité de Madrid, à peine de s'attirer l'hostilité de la France et de l'Angleterre réunies ; au cours d'une éblouissante cérémonie, les deux pays venaient de conclure un pacte solennel d'amitié.³⁸ Quant à Wolsey, il n'avait à peu près rien gagné : les cardinaux ne se montraient pas aussi faciles qu'il l'avait espéré ; d'ailleurs, le Pape leur avait interdit de quitter l'Italie, ce qui réduisait à néant le rêve du légat, de les faire investir du pouvoir du Souverain Pontife pour tirer d'eux ce qu'il eût voulu.³⁹ Force lui était de demander au gros monarque amoureux de prendre encore patience.⁴⁰ Ce qu'il avait fait de mieux avait été de dépêcher Knight auprès du pape, avec "une requête de la plus grande importance".⁴¹ A son retour, Henri VIII l'accueillit avec froideur. Anne Boleyn eut le caprice assez compréhensible de vouloir assister à la première entrevue du roi et du cardinal.⁴² Cette infraction à l'étiquette pouvait passer pour un affront. C'était la rançon de l'insuccès.

38. Wolsey à Henri VIII, 19 août 1527, *ibid.*, 3365; Wolsey à Lee et Poyntz, 11 septembre 1527, parle de "heartly agreement", *ibid.*, 3411.

39. Wolsey à Henri VIII, 5 septembre 1527, *ibid.*, 3400; les cardinaux Wolsey, de Bourbon et autres à Clément VII, 16 septembre 1527, *ibid.*, 3434.

40. Wolsey à Henri VIII, 5 septembre 1527, *ibid.*, 3400.

41. Wolsey à Clément VII, septembre 1527, *ibid.*, 3424.

42. J.-S. Brewer, *The Reign of Henry VIII*, II 214.

(à suivre)

En Marge de...

● PRIONS POUR LA FRANCE

Le général de Gaulle vient de démissionner comme chef du gouvernement provisoire de la France. Tous ceux qui aiment la France ont appris cette nouvelle avec un serrement de cœur. On se demande si notre ancienne mère patrie ne s'en va point vers la guerre civile. Quand paraîtront ces lignes, les communistes seront peut-être au pouvoir ! On sait ce que le Front populaire a apporté de misère à la France avant la guerre de 1939.

Souhaitons que les Français ne s'embarquent pas dans une aventure qui saignerait à blanc un pays déjà affaibli par quatre années d'occupation !

Ne serait-il pas temps qu'on mît fin à ces luttes intestines ? Une guerre civile en France serait un désastre. Le général de Gaulle avait réussi à tranquilliser les esprits. Il quitte le pouvoir parce que les communistes veulent avoir un des principaux ministères !

Pendant combien de temps les affreuses conséquences de la guerre se feront-elles sentir en Europe... et dans le monde ?

Pour peu que cela continue dans cette voie, on pourrait se demander avec effarement si nous avons gagné la guerre ! Il est vrai qu'on avait gagné l'autre !!!

Au moment où nous écrivons ces lignes, l'Assemblée constituante a redonné au général de Gaulle, en dépit des communistes, la mission de former un cabinet de coalition. C'est une

lueur d'espoir dans le ciel de la politique française. Prions pour la France.

● OSCAR MERCIER

Un chêne est tombé dans la forêt canadienne. Il est tombé frappé en pleine force par un accident stupide. Nous n'avons qu'à nous courber sous les coups d'un inexorable destin. N'empêche que la mort d'Oscar Mercier est un malheur effroyable, une perte pour la science et l'humanité, un deuil pour le pays tout entier.

Ce chirurgien pouvait rendre encore d'éminents services. Il part pour le grand voyage avant d'avoir dépassé le cap de la cinquantaine !

Ceux qui l'ont connu savent qu'en plus d'être un maître dont le prestige s'étendait à tout le Canada et aux Etats-Unis, Oscar Mercier était un ami charmant — et toujours prêt à servir. Il ne ménageait ni ses efforts ni ses démarches. Celui qui signe ce billet tient à lui rendre l'hommage de sa gratitude.

Un jour, je causais avec un gros financier canadien-anglais. Un de ses amis, un millionnaire, avait besoin d'un urologue. Je lui dis : "The best man in town is Oscar Mercier".

Quelques semaines plus tard, mon copain me disait : "My friend told me that Dr. Oscar Mercier is more than a great specialist, he is an honest man".

Je ne connais pas de plus belle épitaphe à inscrire sur le tombeau d'Oscar Mercier. On pourrait ajouter **ami de tout repos**, et ce serait parfait.

C'est égal, nous n'avons pas de veine. Edmond Aucoin, Louis Francoeur, Léo-Pol Morin, Marie-Victorin ont partagé le funeste sort d'Oscar Mercier en mourant dans des accidents !

Souhaitons que la série noire s'arrête. Le tribut a déjà été assez lourd.

● "PRENEZ-Y GARDE"

Sous ce titre, Laure, dans le journal **La Presse**, donne à nos femmes et à nos jeunes filles de judicieux conseils. Lisons :

"La beauté n'est pas une affaire de caprice, ni une question de fantaisie, mais bien un devoir et une nécessité. La beauté répond à un besoin, celui d'extérioriser sa personnalité. On se doit d'être belle pour plaire et être aimée. Etre belle, toujours plus belle, encore plus belle est une marque d'intelligence, de savoir-vivre et un facteur de bonheur. Au nom de la beauté, nous entrons en lutte ouverte avec le temps, donc avec nous-même.

"La beauté, sauvegarde de la santé, impose la discipline du corps et de l'esprit. La santé ne se conserve qu'au prix de certains sacrifices. Régime, culture physique, soins corporels ne sont pas des mots vides de sens.

"Tout concourt à notre esthétique. A quoi devons-nous la pureté de notre teint, si ce n'est à un régime d'où sont bannis les mets lourds et épicés, les boissons fortes ou fermentées, à un mode de vie qui comporte des exercices de plein air, un repos sagement dosé, alternant avec le travail. En un mot, l'équilibre dont nous faisons notre règle de vie se reflète sur toute notre personne, et l'humeur qu'il entretient en nous met en valeur nos qualités morales.

"Se sentir belle, c'est se sentir forte. La beauté entretient non seulement la vigueur du corps mais aussi celle de l'esprit."

Que voilà un excellent billet! N'importe quel hygiéniste le signerait des deux mains. Que de vérité en une vingtaine de lignes !

Toute femme désire être belle ou le paraître, mais combien de femmes négligent de s'imposer une discipline de vie saine ?

Il y aurait plus de vraie beauté et plus de bonheur chez la gent féminine, si toutes les filles d'Eve mettaient en pratique ce que Laure leur conseille avec tant de grâce et d'élégance.

● ON DEMANDE DES HOMMES

La solution du problème de la prostitution se rattache au recul des maladies vénériennes. Tant qu'on n'aura point résolu la première question, Vénus continuera de recruter des victimes parmi nos jeunes gens et parmi les autres. Les prêtres et les médecins déploient tous leurs efforts contre la puissance formidable qui est à la tête de l'exploitation éhontée des boîtes immondes. Il faudrait avoir recours à des mesures draconiennes. On n'ose pas. Il faudrait fermer les maisons de rendez-vous ; enfermer les odieux mercantils qui les exploitent et réhabiliter les filles. On piétine sur place. A-t-on peur des millionnaires qui sont protégés par leur argent ? Pourquoi tourne-t-on sans cesse dans un cercle vicieux qui ne conduit nulle part ?

La syphilis n'a-t-elle pas fait assez de victimes, pour que nous nous décidions une fois pour toutes à mettre le fer rouge dans une plaie sanieuse, infecte, mais qui n'est pas inguérissable !

On demande des hommes ! Diogènes en cherchait un. Il nous en faut trois ou quatre, mais fermement résolu à régler le problème. Est-ce impossible ? Est-ce que les gangsters seront toujours plus puissants que les honnêtes gens ?

● UNE PITIÉ MAL PLACÉE

La charité chrétienne doit exercer sa pitié envers ceux qui en sont vraiment dignes. Or, nous avons eu pitié des Boches, lors du traité de paix en 1919 et ultérieurement. Qu'avons-nous eu en échange de cette mansuétude, de cette attitude de commisération, de compassion ? Nous avons obtenu la soi-disant faillite de l'Allemagne et nous avons payé pour les réparations. Est-ce vrai, oui ou non ? Et la comédie tragique s'est terminée par l'avènement de Hitler au pouvoir et par les horreurs de 1939-1945. Est-ce vrai, oui ou non ?

Quand le sauvage, qui a fait la guerre, entend de braves gens dire qu'on ne devrait pas trop accabler le peuple allemand, il pense aux faits indéniables qui précèdent et il se demande si la pitié est de commande en 1945, après tout le mal que les gangsters ont commis !

L'avenir nous le dira, mais, malheureusement, ce sont nos petits-fils qui paieront de leur sang, d'ici quelques années, la trop grande douceur que nous aurons eue pour les responsables de la guerre de 1939-1945.

Est-ce que l'homme ne devrait pas apprendre à ne pas retomber éternellement dans les mêmes erreurs mortelles ?

● L'ENFANT PARFAIT

Isadora Duncan avait demandé à Maeterlinck de lui prêter son concours

pour la création d'un enfant parfait. La beauté et l'intelligence réunies ! Evidemment, en théorie, cela pouvait se défendre. Il n'est pas question ici de morale, bien entendu. Maeterlinck qui avait son mot à dire tira son épingle du jeu et il répondit non à la belle danseuse, après consultation avec Georgette Leblanc, son amie depuis vingt-cinq ans.

La même aventure serait arrivée, paraît-il, à Bernard Shaw. Il aurait répondu à la beauté : "Si notre enfant avait votre esprit et ma beauté !!!"

Cependant, on peut se demander ce qui serait arrivé. Bernard Shaw a peut-être raison. Un enfant joue souvent le tour à ses parents de ressembler ni à l'un ni à l'autre, mais à son grand-père ou à son arrière-grand-père ! Et alors tout se démantibule. Il faut lire ou relire le beau livre de Jacques Rousseau qui a su mettre à la portée de tous, les notions de génétique que nous avons intérêt à connaître.

C'est un beau rêve que de vouloir créer un enfant beau et intelligent, mais il reste encore à découvrir le secret d'arriver à la réalisation pratique de ce projet idéal.

● LA PAIX ET LA RÉALITÉ

Il y avait tant de joie et d'espérance, le 11 novembre 1918, à Paris et dans le monde. Il y avait tant de joie et d'espérance, le 7 mai, à Montréal et dans tout l'univers. Les Allemands avaient mordu la poussière ! Depuis, le Japon a été vaincu ! Et pourtant un malaise sévit dans tous les pays. C'est la paix, mais une paix qui est bien frêle, bien aléatoire, une paix qui attend encore la venue des hommes de bonne volonté. Et les hommes de bonne volonté se font attendre dans l'ombre du dérangement universel.

L'effroyable guerre de 1939-1945 a détraqué tous les rouages des institutions humaines ! La bombe atomique a mis fin à la résistance des Nippons, mais elle peut détruire tous nos espoirs... et toute la civilisation.

C'est la paix, mais il y a encore des foyers de guerre qui se rallument ! C'est la paix, mais le discours de M. Molotoff sent la guerre ! C'est la paix, mais on se bat en Chine... et ailleurs.

Un grain de folie s'est logé dans le cerveau humain et on se demande si la bombe atomique ne devra pas bientôt servir à abattre ceux qui voudront lancer le monde dans un nouveau chaos.

Il ne nous reste plus qu'à prier Dieu, à Lui demander d'avoir pitié de l'humanité — d'une humanité qui court vers l'abîme !

C'est la paix, mais on dirait que nous sommes à la veille d'un autre cataclysme qui détruira peut-être le monde. Il ne faut pas donner dans le pessimisme sans doute, mais pour ceux qui pensent et qui voient clair, où donc sont les raisons d'être optimistes ?

Espérons que les hommes d'Etat sauront être à la hauteur des difficultés énormes qui nous écrasent, et demandons à la Providence de sauver le monde.



LES COMPAGNONS

Jean-Pierre Houle

Le premier cycle des Compagnons comprenant Musset, Obey, Marivaux, est terminé. Faut-il rappeler ici la mauvaise querelle que des plumitifs ont cherchée au directeur de ce groupe de théâtre? Je n'en éprouverais pas le besoin si ces attaques ne recouvraient une mauvaise foi évidente et une perfidie qui dépasse la personne même du Père Legault.

Au moment d'une réussite sans pareille, ces attaques mettent en danger la vie du vrai théâtre à Montréal. On comprend la colère des "**gens de théâtre**" devant un effort artistique qui signifiera dans un avenir rapproché, la fin du cabotinage et d'une exploitation honteuse d'un public bon enfant. Fortement menacé aussi le règne des **producers** d'idioties radiophoniques, de sketches-fleuves où la vulgarité ne cède qu'au mauvais goût. Car notre public vaut beaucoup mieux que ses amuseurs, que tous les bateleurs à qui la radio accorde une pitance et qu'elle dispense d'avoir du talent. Le peuple (et nous en sommes tous) comprend instinctivement le beau; s'il offre quelque résistance c'est qu'il a été gâté par des faiseurs et des clowns.

Sans doute ne suffit-il pas d'aimer le théâtre pour devenir, du jour au lendemain, un acteur de grande classe; il faut de l'intelligence, de la culture et un dût apprentissage. Une mystique? Pourquoi pas et à la condition de ne pas la découvrir dans le seul Ghéon. S'il n'est pas nécessaire non plus d'être un premier prix de vertu — mais je ne vois pas en quoi cela pourrait nuire — d'avoir couché sous tous les ponts ne présente pas une garantie absolue de talent et de sens dramatique. Mais en voilà assez. Le ridicule qui tue chez-nous aussi bien qu'ailleurs a fait justice de ces **humeurs**. Quant au bon jeune homme qui s'offense de trouver Musset chez les Compagnons, laissons-lui le temps d'aller à l'école et de mûrir ses ambitions.

Je donnerais volontiers "La Confession" et "Les Nuits" pour les "Comédies et Proverbes" d'Alfred de Musset. Les professeurs sont injustes à l'égard de Musset lorsqu'ils essaient de dénombrer ses sanglots et qu'ils appuient avec trop d'insistance sur ce qu'il y a de frelaté dans son œuvre. Ils négligent son théâtre, l'œuvre la plus fraîche, la plus pure, la plus authentique-

ment française du romantisme. Le temps, le meilleur critique, a déjà commencé de ne retenir de Musset que son théâtre. D'aucuns prétendent que ce théâtre n'est pas fait pour la scène, que sa facture trop littéraire lui interdit les feux de la rampe. Je n'en croirai rien surtout depuis l'interprétation que les Compagnons ont donné de "On ne badine pas avec l'amour"; non pas que cette interprétation ait été exempte de défauts. Je les signalerai plus loin.

La scène du puits, au 2e acte, est à mon sens l'un des beaux moments du théâtre français. L'intensité dramatique de cette scène n'emprunte rien au décor, à la mise en scène, aux trucs du métier; elle a son origine dans le conflit qui partage deux êtres, elle a son foyer dans l'âme même de ces deux êtres et c'est la grande tradition du théâtre de tous les temps. Malgré une certaine raideur, complètement abandonnée dans Marivaux, les interprètes ont, dans cette scène, magnifiquement servi Musset. J'ai parlé de défauts, sensibles dans les rôles comiques que Musset n'a certes pas voulu bouffons et la scène finale qui rappelait un peu trop le mélodrame ou le grand guignol. Je ne dis rien de l'éclairage uniformément bleu-désespoir. Toutes ces faiblesses dont je n'ai pas retrouvé trace dans "Le Jeu de l'Amour et du Hazard", n'ont cependant pas gâté mon plaisir; elles tiennent, je crois, à ce que les Compagnons se sont sentis quelque peu timides devant Musset qu'ils n'ont pas osé aborder franchement comme ils l'ont fait avec Marivaux. Cette hésitation se comprend fort bien et on ne saurait en faire grief aux Compagnons puisqu'ils n'ont pas récidivé.

La première représentation des Compagnons était un évènement et a révélé

les progrès immenses accomplis par cette troupe animée d'une si belle passion du théâtre. J'étais impatient de voir la suite. La suite m'a enthousiasmé. Du Noé d'André Obey, je ne saurais écrire que des éloges. La tentation était forte ici, de charger, d'accumuler les traits, les détails et jamais pourtant, je n'ai mieux compris que le théâtre est équilibre, harmonie, rythme, synthèse et jamais, la formule des Compagnons n'a trouvé plus puissante justification. Une mise en scène parfaitement réglée, un décor sobre mais d'une vie qui permettait à l'arche de jouer un rôle — comme cela doit être — une souplesse et un sens du rythme chez les acteurs qui m'ont valu des moments de pure émotion esthétique; une interprétation magistrale, incomparable du rôle de Noé. L'interprète de Cham a le feu sacré, il lui faudra apprendre le sens des nuances que possède à un degré rare la Sylvia du "Jeu de l'Amour et du Hazard".

Marivaux est un piège dont les Compagnons se sont tirés avec élégance. Ce Jeu est au premier abord trop simple pour être facile à jouer. Ici l'esprit de finesse domine et si l'on n'y prend garde, l'on risque de passer à côté de cette préciosité charmante chez Marivaux (Giraudoux lui doit sans doute beaucoup) que l'on transforme alors en auteur de comédie italienne. Marivaux emprunte à cette dernière le "comique de situation" mais il lui donne l'esprit de Paris et les Compagnons ont su lui garder l'un et l'autre.

Mario-Perdican a perdu de sa raideur et le public y a gagné un acteur délicat; Arlequin, excellent, doit continuer de faire oublier Blazius et je souhaite le voir dans Molière; Orgon, un accessoire, est devenu une composition par la sincérité de son interprète; au 2e acte j'en tenais pour Li-

sette qui criait moins et j'ai quitté le spectacle avec l'image de Sylvia qui parlait moins vite.

Des réflexions entendues pendant les entractes m'ont prouvé que les Com-

pagnons arrivent au bon moment, qu'ils accomplissent une œuvre nécessaire. Il ne leur est plus permis de descendre au dessous d'une certaine qualité.

+O+

Écrivains français disparus

HENRI GHÉON

Roger Duhamel

C'était un soir très doux et la nuit tardait à venir. Des tréteaux de fortune s'élevaient sur une pièce de verdure qui jouxtait le vieux collège. Tout autour, il y avait des banquettes improvisées. Des jeunes gens s'affairaient avant le spectacle : les Compagnons, dont on ne pouvait encore savoir si les fruits passeraient les promesses des fleurs. Un auditoire peu nombreux, sans préjugés, attendait la première d'un Jeu inédit où se retrouveraient les grandes lignes de la carrière terrestre de ce saint dont notre fleuve assure la renommée au pays canadien.

Le crépuscule montant et comme le silence s'était fait, un homme apparut seul sur les planches, qui entonna ce récitatif :

C'est moi en personne, l'auteur, de son vrai nom Vangeon, Français de France, Beauceron par son père, par

sa mère normand, lui-même un peu briard, un peu champenois, un peu bourguignon,

Étant né non loin de Paris, entre Sens et Provins, sur les bords de la Haute-Seine,

Plus jeune fille encore que femme, plus rivière encore que fleuve,

Au point où la Voulzie s'y mêle dans un grand champ de roseaux bleus...

Il est de taille moyenne, le crâne entièrement dénudé, mais il ne paraît guère ses soixante ans. Les yeux sont vifs et promptement rieurs, le nez fin, et la bouche, aux plis légèrement douloureux, contraste un peu avec la jovialité générale du visage. Il est vraiment chez lui, sur une scène. Il manifeste une juvénile ardeur, un goût de communion avec le public, ce peuple fidèle dont il a tant parlé. Et cette cha-

leur d'accueil lui gagne d'emblée tous les suffrages. Les jeunes gens qui, après lui, viendront donner forme aux divers épisodes de la vie de saint Laurent, entreront dans son sillage et bénéficieront du climat de sympathie qu'il a su créer.

C'est la seule image que je possède de l'homme Ghéon. Et j'ai toujours regretté de n'avoir su confondre dans une même admiration l'écrivain et l'homme. Henri Ghéon ou le jeu tragique de celui-qui-toujours-sur-ses-talents-se-méprit...

— I —

Henri Vangeon est né le 15 mars 1875 à Bray-sur-Seine, d'une famille où le père est incroyant et la mère catholique. Cette double hérédité explique à la fois sa perte de la croyance religieuse et sa ferveur de néophyte. Dès qu'il sera devenu "l'homme né de la guerre." Il aime déjà le théâtre et les lettres ; la bibliothèque, fort bien montée, du grand-père est mise à contribution. Il se passionne pour Eschyle, Shakespeare, Molière, Virgile, La Fontaine, Racine, Lamartine, Verlaine, et goûte peu Hugo, Baudelaire, Mallarmé. Il est irrémédiablement atteint : la littérature sera la grande affaire de sa vie. Il est heureux dans l'entourage de ses dieux familiers.

Vivre de sa plume, il n'y faut pas songer. Sa famille rêve pour lui d'une occupation sérieuse et rémunératrice. C'est ainsi qu'en 1893 — il a dix-huit ans — il arrive à Paris entreprendre des études de médecine. Il est tout aussitôt plongé dans le milieu littéraire de la capitale, il se lie avec André Gide, longue et douloureuse amitié, avec Jean Schlumberger, avec Jacques Copeau, il commence de collaborer à **Mercure de France**, à **l'Ermitage**, à la **Revue blanche**. Comme la plupart des écrivains, Ghéon fait son entrée dans

les lettres par la voie royale de la poésie : **Chansons d'Aube, La Solitude de l'été**. Viendront par la suite d'autres recueils : **Algérie, Foi en la France, Le Miroir de Jésus, Chants de la vie et de la foi**. Cette poésie est faite de facilité, de grâce émue, de grand abandon. Le rythme est délié et suit, varié, dans tous ses méandres, l'inspiration du poète qui a retenu la leçon de Vielé-Griffin et d'Henri de Régnier. Tout cela est joli, agréable, débordant de charme, mais d'un lyrisme assez court ; il manquera toujours à Ghéon la puissance du souffle créateur.

Clapotis de feuilles
froissement de source
un murmure au fond d'un bois ;
un baiser que cueillent
des lèvres très douces :
l'aube s'avance à petits pas.

Déjà, le théâtre le gagne. Il écrit **le Pain**, qui restera une de ses meilleures pièces. Quand l'exercice de sa profession lui abandonne quelques loisirs, il vit dans l'intimité d'André Gide et l'on sacrifie en commun aux mêmes dieux : musique, littérature, philosophie, art. Après avoir joué du Bach et du Mozart, du Beethoven et du Chopin, on traduit avec enthousiasme des vers de Keats, de Goethe, de Novalis, de Walt Whitman. En 1909, c'est la fondation de la **Nouvelle Revue Française**, qui a exercé pendant trente ans une influence considérable sur les lettres françaises.

La mort accidentelle de sa mère plonge Ghéon dans le plus affreux désespoir. Son athéisme éclate en révolte. Comment Dieu, s'il existait vraiment, lui eût-il ravi l'objet si pur de son affection ? Mais l'ordre de mobilisation est affiché dans tous les villages de France ; la guerre retournera Henri Ghéon comme un gant et le ramènera

à la foi de son enfance. Comme pour Duhamel, sa santé ne lui permet pas de servir sur la ligne de feu ; il s'engage alors comme médecin de la Croix-Rouge dans une ambulance du Nord. Le spectacle quotidien, atroce, de la mort, l'invite à des réflexions sur lui-même. Lentement, la grâce le poursuit dans ses positions les plus retranchées. La rencontre d'un ami de Gide, le lieutenant Dupouey, déclanchera l'adhésion totale. Ghéon a longuement raconté les cheminements de Dieu en lui. Il se prépare à la réconciliation : "Je prie tant que je peux, pour stimuler ma clairvoyance. Le jour qui tombe... l'heure qui vient... En mélançant au rendez-vous, je tremble comme un condamné et non à la pensée de ce que je vais faire, mais de ce que, hier encore, je faisais."

Dans les tranchées, il pense toujours à son œuvre d'écrivain, mais, converti, il l'envisage dans un nouvel éclairage. Il a commencé de rédiger les **Trois Miracles de sainte Cécile** et le **Martyr de saint Valérien**. C'est le début d'une production féconde, pour ne pas écrire foisonnante. En 1925, en compagnie d'Henri Brochet, il fonde les Compagnons de Notre-Dame, groupement dramatique qui se consacre au théâtre en esprit de foi. Pendant des années, il les alimentera de ses pièces empruntant leurs thèmes au martyrologe. Cette activité incessante, qui viendrait à bout d'un tempérament moins trempé, lui accorde quelque répit pour écrire des romans, des essais critiques, des vers, des commentaires de spiritualité. Une vie bien remplie, chargée de travaux et d'œuvres, et qui s'est achevée en 1944, à Paris, après de longs mois de souffrance.

— II —

La fécondité dramatique de Ghéon est exceptionnelle et un peu inquiétan-

te : plus de 75 pièces qu'il a écrites, jouées et montées lui-même pour la plupart. A ce rythme affolant, la qualité ne peut pas ne pas se ressentir d'un inévitable épuisement. La facilité est un attribut fort commode, encore n'en faut-il pas abuser de façon intempérante, sans risquer de succomber aux tentations de la production en série, des trucs, des procédés. L'art est fait de choix et de privations volontaires ; cette grande leçon, Ghéon a refusé de l'entendre. Son œuvre s'en trouve frappée d'un cachet indéniable de caducité, elle retournera bientôt alimenter exclusivement les patronages, les cercles de bons jeunes gens dont elle n'aurait jamais dû sortir.

Converti, Henri Ghéon a désiré apporter sa pierre à l'édifice de la foi. De grands poètes, de grands romanciers catholiques ajoutaient au patrimoine des lettres françaises. Le théâtre, lui, faisait figure de parent pauvre. Il y avait bien l'immense Claudel, mais qui voulait alors consertir l'effort nécessaire pour pénétrer dans son univers ? Mieux valait, n'est-ce pas, affirmer péremptoirement que ces drames étaient injouables, et de penser à autre chose ? La place était donc libre pour permettre au prosélytisme de Ghéon de s'exercer à plein. Il n'y manqua point.

L'état général de la scène française était susceptible de provoquer d'amères réflexions. On tournait littéralement en rond, quand ce n'était pas en triangle ! Des auteurs à succès, sûrs de leur clientèle, n'exploraient aucune avenue nouvelle, se contentant paresseusement des recettes éprouvées. Un esprit superficiel et jouisseur dominait ce théâtre faisandé, sans envol. Tout à son désir de propagande religieuse, Ghéon comprit aisément qu'il ne pouvait entreprendre la tâche de rénovation qu'il s'était fixée en recourant aux

mêmes moules. Le mouvement de ses méditations l'entraîna à se replonger aux origines du théâtre ; les farces, les mystères, les soties du moyen âge l'impressionnèrent vivement. Il découvrit dans ces œuvres ingénues la source véritable d'un théâtre qui fût à la fois poétique et populaire.

Il ne pouvait songer à aborder le théâtre officiel non plus que les scènes des boulevards avec des drames imités du moyen âge. Il commença donc, beaucoup plus modestement, à écrire pour les patronages et à y monter ses pièces. Modestie touchante, sans doute, de la part d'un artiste bien doué, si longtemps dilettante, ami de Gide et collaborateur de la **Nouvelle Revue Française**. La foi seule l'anime et plus rien ne compte à ses yeux. Il précise ses positions dès 1920 : "Maintenant, quel sera ce théâtre chrétien et très spécialement ce théâtre chrétien de patronage ? Nous n'avons pas à poser de règles ni de limites aux dramaturges. Nous ferons ce que nous pourrons ; les autres, de leur côté, feront de même. Mais le terrain commun étant, par définition, catholique, il semble que nous possédions, dès à présent, tout un gisement à exploiter de sujets neufs, quoique fort anciens, dédaignés jusqu'ici par tous nos auteurs : les traditions religieuses de nos provinces, la légende et les miracles de nos saints, l'histoire chrétienne de la France et du monde." Parlant de ses premières pièces, il ajoute : "Elles mêlent volontairement, mais naturellement, le comique au tragique. Elles tâchent de garder le ton direct et populaire qui est celui, modernisé, de notre Moyen-Âge et des farces de Molière. Si elles ne sont pas fameuses, d'autres en composeront de meilleures et voilà tout."

Disons-le tout net et sans ambages : elles ne sont pas fameuses. Et cela

était inévitable. La production débordante de l'auteur et les règles arbitraires qu'il s'imposait l'entraînant fatalement à un conformisme détestable. Au reste, le rapprochement avec le moyen âge et avec Molière procède de dangereux malentendus. Le peuple fidèle du moyen âge était naturellement naïf ; le plus souvent analphabète, d'un sens critique très court, il s'éboudissait sans effort à ces pièces jouées sur le parvis, à ce théâtre, prolongement des jeux augustes de la liturgie chrétienne. Sa foi très vive s'excitait aux récits animés de la vie des saints qui étaient ses compagnons quotidiens. Bref, il baignait dans un climat religieux et le théâtre qui lui agréait était exactement conforme à ses aspirations. En est-il de même au XXe siècle ? D'aucuns peuvent regretter qu'il n'en soit plus ainsi, mais la question n'est pas là. Il importe de reconnaître les exigences de son temps et de ne pas s'attarder à des formes à jamais révolues, qui ne correspondent plus à l'état de notre sensibilité. Les chrétiens de notre époque sont aussi fervents, aussi convaincus que leurs ancêtres des siècles passés ; mais ils le sont différemment. Ce fut l'erreur capitale de Ghéon de n'avoir pas voulu tenir compte d'une inévitable évolution et d'avoir tenté de faire machine arrière. C'est là toute l'explication de son échec, qui ne lui est pas personnel, qui eût été, peut-être même à un degré plus considérable celui, de quiconque se fût ainsi engagé dans une voie sans issue. Quant à Molière, il n'y a qu'une réponse à apporter : n'est pas Molière qui veut. Le génie étourdissant de Poquelin a fait atteindre la scène française à un sommet qui n'a jamais été dépassé et il eût fallu beaucoup plus que le talent agréable de Ghéon pour évoquer pertinemment ce moment de grandeur unique.

Cet aiguillage erroné est déplorable, car l'auteur dramatique ne manquait pas de ressources. Il l'a bien prouvé, quand il s'est donné la peine de travailler sérieusement ses œuvres et de se dégager des canons arbitraires dont il ne dérogeait pas facilement. Je pense notamment au **Comédien et la Grâce** que je place très haut dans le théâtre contemporain. C'est le drame de l'acteur et nul n'était mieux qualifié que Ghéon pour en souligner toutes les tragiques implications. Ce débat spirituel, respectueux des exigences de la scène et purgé de toute ingénuité pseudo-médiévale, nous entraîne très loin dans la psychologie du comédien. Certains passages, d'une puissance contenue, d'un pouvoir de suggestion remarquable, possèdent l'accent de **Polyeucte**. Ici, Ghéon a donné toute sa mesure. De même, on ne relit pas sans intérêt **le Pain**, pièce représentée au théâtre des Arts en 1911. De son théâtre religieux, je ne dirai pas que tout soit à dédaigner ; il arrive à Ghéon des instants de grâce artistique où il est difficile de nous défendre d'une émotion de belle qualité. Mais ces instants sont rares et se perdent dans un fatras d'accessoires derrière lesquels on croit toujours deviner le sourire amusé, non point dupe, de l'artificier.

Je ne puis me retenir de reproduire ici deux paragraphes d'un feuilleton récent où Maurice-Edgar Coindreau anticipe justement le jugement de la postérité sur l'œuvre dramatique d'Henri Ghéon : "C'était un homme qui ne manquait pas de talent, mais qui avait surtout de l'intelligence pratique. Doué pour le théâtre, mais conscient de ses limitations, il savait que, sur le boulevard, les professionnels de "l'esprit" l'empêcheraient toujours de se faire un grand nom. Il n'avait pas l'étoffe de Lenormand pour le drame

psychologique, ni de Curel ou de Romains pour le théâtre d'idées. Il reproche à Giraudoux de parler presque toujours lui-même au lieu de faire parler ses personnages, mais il n'aurait pu l'égaliser dans la fantaisie poétique. Le génie de Claudel emplissait la scène chrétienne. Que restait-il pour un homme de bonne volonté devenu pieux et resté un tantinet puéril ? Le théâtre de patronage. Dans ce domaine jusqu'alors négligé, Ghéon comprit bien vite qu'il deviendrait un chef, et j'ai peur que Jacques Maritain ne montre un peu de naïveté quand il admire "le courage et l'humilité dont fit preuve Ghéon en rompant avec les scènes classées". Certaines formes de modestie ne sont que de l'orgueil camouflé, témoin Victor Hugo et son corbillard de pauvre.

La comtesse de Ségur, qui savait bien qu'elle n'était pas Balzac, écrivit **un Bon petit diable et les Malheurs de Sophie**. Elle arriva ainsi à la célébrité. Henri Ghéon devint le roi d'un royaume qui lui était cher. Dans le genre "patronage" il a écrit des chefs-d'œuvre et, si j'avais moi-même à divertir honnêtement de jeunes Eliacins, j'aurais recours, sans hésiter, aux **Jeux pour le peuple fidèle**. Quoi qu'en ait pu penser Ghéon, c'est néanmoins un répertoire des plus "clos". Exiger qu'un peuple entier s'en contentât me semblerait aussi peu raisonnable que de limiter le lecteur de romans aux seules voluptés que peut offrir la Bibliothèque Rose. **Les Petites filles modèles** sont charmantes, mais, arrivé à un certain âge, on se trouve entraîné malgré soi à leur préférer **Anna Karénine** ou **Madame Bovary**. Si pour cela il est écrit que nous serons damnés, je crois bien qu'en Enfer on se marchera sur les pieds."

La citation est longue, je ne la crois pas vaine. Ghéon demeure victime d'a-

M. L'AUTOMOBILISTE

Au nom de plus de 1,000,000 de voyageurs quotidiens utilisant notre service, **nous vous prions d'avoir vos chaînes prêtes dans votre auto**, durant les mois d'hiver **pour usage immédiat** en cas de besoin.

La neige, les tempêtes surgissent n'importe quand, et il est fort possible que vous ayez à vous servir de chaînes sur-le-champ.

Les rues sont plus congestionnées que jamais.

Les statistiques démontrent que durant les mois d'hiver

80 %

de nos délais de circulation sont causés par des automobiles en panne sur les voies.

Il en résulte des retards **non seulement pour nos voyageurs** mais aussi pour **tous ceux** qui se trouvent sur la rue.

Par conséquent nous vous prions

D'avoir vos chaînes
toutes prêtes dans votre
automobile



De vous en servir
quand l'état des rues
l'exige.

La Compagnie des Tramways de Montréal

Au nom de plus d'un million de voyageurs quotidiens

CONTRIBUTION VOLONTAIRE

Objectif pour 1945-46

\$3000.

L'Association des Diplômés de l'Université de Montréal continue sa campagne de souscription parmi les diplômés de l'Université. Grâce à la générosité d'un grand nombre de ses membres, elle est parvenue jusqu'ici à augmenter le Fonds des Anciens et à défrayer une partie des dépenses d'administration du Comité des Recherches Scientifiques. Depuis la première campagne de souscription, en 1943, l'Association a également versé la somme de \$1,850. pour permettre à des chercheurs d'aborder des travaux de recherches intéressants et elle a contribué à la publication d'un ouvrage scientifique. Malgré cela, le Fonds des Anciens a augmenté d'année en année. Il ne faudrait pas oublier le prix "Arthur Vallée" (\$100.00) attribué chaque année à un étudiant.

Ces campagnes de souscription, même si elles n'atteignent pas toujours l'objectif visé, démontrent clairement que les diplômés de l'Université sont conscients du rôle que jouent l'Association et le Fonds des Anciens dans la poursuite de l'oeuvre universitaire. La campagne de 1945-46, dont l'objectif de \$3,000. devrait être facilement dépassé, fournit une excellente occasion à tous les diplômés d'aider l'Association à accroître son influence.

Souscrivons dès maintenant,

nous contribuerons ainsi à l'objet de ces campagnes qui est :

- aider la recherche dans tous les domaines de l'esprit,
- accorder des prix et des bourses,
- faciliter la publication d'ouvrages sur les arts, les lettres et les sciences.

A moins d'avis contraire de la part du souscripteur, toute somme versée au Fonds des Anciens durant la présente campagne sera divisée ainsi :

- 60% à l'Association Générale aux fins de lui constituer un fonds de roulement ;
- 40% qui sera employé aux fins précédemment indiquées.

Pour permettre à l'A.G.D.U.M. de dépasser son objectif, veuillez ajouter à votre cotisation annuelle de \$3.00 la somme que vous voudrez bien souscrire. Nous vous rappelons que toute souscription du Fonds des Anciens peut être déduite de votre revenu imposable, jusqu'à concurrence de 10% de celui-ci, autres dons compris.

● ● **AIDONS LE FONDS DES ANCIENS** ● ●

voir pris à la lettre le conseil de Pascal :
"Abêtissez-vous."

— III —

Le mariage des idées religieuses et esthétiques de Ghéon est parfaitement défendable, encore qu'il semble s'y glisser une dangereuse confusion. Il a voulu être un dramaturge catholique, un romancier catholique, quand il eût dû se satisfaire d'être un catholique qui écrivait des pièces et des romans. Il s'est clairement expliqué dans certaines pages de ses **Partis pris** (ce titre à lui seul n'est-il pas un programme et n'indique-t-il pas ses limitations, son fanatisme de bonne foi ?). Voici quel est le message de l'Eglise à l'artiste :

"Le monde est ton domaine, prends ! Tu seras peintre ou sculpteur et tu peindras ou sculpteras la vie. Tu seras romancier ou dramaturge et tu représenteras la société des hommes de ton temps et de tous les temps. Tu seras poète et tu évoqueras les réalités matérielles et spirituelles. Tout est à toi." Mais elle ajoute : "Dans l'ordre voulu de Dieu." "Si tu donnes le pas dans tes ouvrages à ce qui est des sens sur ce qui est de l'esprit ; si tu peins le péché et ne le nomme pas péché ; si tu conclus au triomphe du mal sans en manifester l'horreur, sans en noter les désastreuses conséquences ; tu seras dans ton tort, en tant que chrétien, et en tant qu'artiste. Car tu auras sacrifié le plus au moins, l'être au non être ; tu auras peint les choses à l'envers. Ta peinture ne sera pas vraie, et par suite, ne sera pas bonne. J'ajoute qu'elle ne sera pas belle. Car la beauté, c'est l'ordre selon Dieu."

Cet intégralisme catholique est solidement fondé en raison. Nous savons ce qu'il a valu à Claudel, à Bernanos,

à Mauriac, pour ne citer que les plus grands. Ghéon n'a pas su s'égalier à la magnificence de sa conception esthétique, étayée sur les principes du thomisme. Même en **purifiant la source**, il n'est demeuré qu'à l'étage inférieur. "Avec de si nobles intentions, a noté René Lalou, un destin ironique a voulu que Ghéon, défenseur du vers libre, n'évitât aucune des tentations de bavardage oiseux auxquelles expose le choix de cet instrument, et que, apôtre du drame poétique, il en présentât dans **le Pauvre** une image si ennuyeuse qu'elle découragerait la foi la mieux trempée." Il existe de ces destinées tragiques dont le demi-échec nous peine sans que nous n'y puissions rien.

Où Ghéon s'est surtout rendu justice, c'est quand il s'est abandonné à sa verve comique, à sa délicatesse de sentiments, à son goût très fin ; on relira avec joie ses **Promenades avec Mozart** et sa **Jambe noire**, ce dernier livre où il a repris, sans esprit de système et avec une allégresse communicative, la légende charmante des saints Côme et Damien. Plusieurs pages critiques, écrites au début de sa carrière, sont également à retenir ; mais on l'apprécie moins quand il se mêle de refaire l'histoire du théâtre selon l'esthétique fermée et toute particulière qu'il avait fait sienne.

Dès 1920, André Gide, qui l'a toujours aimé, regrettait qu'il s'appauvrit délibérément. Dans son **Journal**, en date du 1er novembre, il note : "Ghéon nous a lu les deux premiers actes du **Mort à cheval**, une des trois pièces qu'il rapporte de cet été. Il a relativement peu travaillé. S'il eût travaillé plus longtemps, il eût écrit davantage ; mais rien n'eût été plus mûri. Ses exigences, sans qu'il s'en doute, ne sont plus, à présent, que d'ordre religieux ou moral. Il se tient pour satisfait si

son œuvre est édifiante. Ce qu'il nous a lu hier est consternant. Mais il n'écouterait plus désormais que ceux qui l'approuvent, et ses amis d'hier sont contraints, aujourd'hui, ou de se taire ou de l'aider à se tromper."

Henri Ghéon demeure un enseignement éloquent pour ceux qui s'imaginent facilement que leur catholicisme leur ouvre d'autorité les portes enchantées de l'art. Ne passe pas qui veut par le chas de l'aiguille...

(La reproduction complète ou partielle de cet article est interdite.)

◀○▶

Nous accusons réception des ouvrages suivants:

—□□—

Poésies,

par *Émile Nelligan*,
(Fides)

La Fédération Française,

par *Jean de la Roche et Jean Gottman*
(L'Arbre)

La France, la Guerre et la Paix,

par *Thierry Meaulnier*
(Landarchet-Variétés)

La littérature américaine,

par *Charles Cestre*
(Collection Armand Colin)

Biologie de la Vision,

par *Dr L.M. Verrier*
(Collection Armand Colin)

L'Art et l'Homme,

par *Antoine Bon*
(Atlantica Editora)

QUELQUES LIVRES DE MON RAYON

Rodolphe Laplante

Les œuvres, sociétés, groupements, associations sont tellement nombreux chez nous qu'il faut bien, lorsqu'il s'agit de présenter l'un de ces corps constitués au grand public, expliquer la nature de celui auquel on fait allusion. Le Comité permanent de la Survivance française en Amérique a publié, il y a quelques mois à peine, un ouvrage intitulé : LA VOCATION DE LA RACE FRANÇAISE EN AMÉRIQUE DU NORD". Le titre de l'ouvrage, comme il se doit, est aussi long que le titre du comité éditeur.

Le Comité permanent de la Survivance française est né, en résultante, du deuxième Congrès de la langue française qui se tint à Québec en 1937. Ceux qui avaient été témoins du premier Congrès de la langue française, tenu en la vieille cité de Champlain en 1912, se rappellent avec émotion mais non sans mélancolie que tous ces beaux discours, ces beaux textes lus, toutes ces études fouillées et présentées aux diverses séances de ce premier Congrès, n'avaient pas eu l'heur d'être honorés d'une action ultérieure, cohérente et constructive. Aucun organisme permanent ne sut alors faire la synthèse de ces bonnes volontés prêtes à se mettre au service du génie latin et français. Oh! il eut bien l'effet de la propagande habituelle, du coup de fouet que subit toujours une population à la suite d'un grand déploiement ou d'un événements d'importance.

En 1937, on se dit qu'il fallait saisir cette occasion pour constituer un comité directeur devant faire la synthèse

des forces françaises éparses en Amérique du Nord. On sait le reste. Le Comité permanent de la Survivance vit le jour. Ce Comité fut généralement bien accueilli. On connaît son travail en conjonction avec les autres sociétés ou mouvements nationaux.

Récemment donc le Comité crut devoir publier "LA VOCATION DE LA RACE FRANÇAISE EN AMÉRIQUE DU NORD," volume d'à peine deux cents pages, mais où sont consignés des textes, des statistiques et des témoignages sur les trois groupes français de l'Amérique du Nord : celui du Québec et des autres provinces canadiennes, celui de l'Acadie proprement dite et celui des États-Unis.

On relira avec plaisir maintes pages de Mgr L.-A. Paquet, des citations opportunes prononcées lors du premier Congrès de la langue française à Québec ; ces citations, ces textes, ces documents ayant pour but d'établir le caractère indiscutable de notre mission en Amérique. Dans l'ensemble, le groupe français a été fidèle à cette vocation et le palmarès de nos œuvres religieuses, sociales et même économico-sociales atteste la vitalité de notre groupe ethnique.

Sans verser dans aucune outrance dépassant notre pensée, il faut se rappeler cette déclaration courageuse du sympathique rédacteur de langue anglaise du Casket vers 1916. "On frémit, écrit ce rédacteur, en pensant à ce que serait le catholicisme au Canada sans les Canadiens français. Si 60,000 Français n'avaient pas été laissés sur les

bords du Saont-Laurent quand la France céda le Canada à l'Angleterre, on se demande quels droits auraient été garantis aux catholiques au moment de la fédération des provinces . . . Le groupe canadien-français est le rempart le plus solide de l'Église au Canada."

Mgr Paquet, vers lequel il faudra toujours se reporter pour des définitions claires, lumineuses autant que pondérées, n'a pas hésité à affirmer dans ses *Mélanges canadiens*, 1918, p. 85, que "la grande force du catholicisme au Canada et dans plusieurs circonscriptions des États-Unis repose sur la race franco-canadienne, etc." En effet, la forte natalité chez les nôtres, la puissance de leurs traditions religieuses, leur langue véhiculaire de littérature catholique et sociale, tout cela, résume Mgr Paquet, "forme à l'Église du Christ un point d'appui assuré."

Résumer un tel ouvrage est évidemment fastidieux. C'est un documentaire, ce sont des textes qui prennent l'allure d'un témoignage, d'un témoignage d'une émouvante conviction. Au moment où tant de gens doutent de notre mission en Amérique, en Canada et même dans la province de Québec, il est bon de constater qu'au-dessus de la grisaille des temps, de la politique d'abandon, se dresse l'ouvrage collectif du Comité permanent de la Survivance française en Amérique. C'est le lot de chacun de vieillir mais quand les illusions tombent, qu'on touche le milieu ou le sommet de la vie, on s'aperçoit que certaines gens placés à des postes de commande ou d'orientation sont des résignés ou des fatalistes, des vaincus d'avance qui ne cessent de voir les obstacles au plein épanouissement de notre race en Amérique. Oh ! ils n'osent pas avouer qu'ils ne croient pas en notre mission ou, comme l'on dit, en notre survi-

vance, mais ce sont quand même des démissionnaires et si le péché est dans l'intention, ce sont d'affreux pécheurs ou traîtres parce qu'ils ont trahi ou péché intérieurement, trahi de pensée, trahi de coeur et ils trahissent encore par leur passivité, par leur résignation, par leur conformisme béat. Aujourd'hui, comme en 1845, la réaction s'impose.

Sans vaine pétulance, sans esbroufe inutile, le peuple canadien-français doit dans toutes ses parties composantes croire en sa survie, affirmer sa vie: religieuse, nationale, sociale, économique-sociale. Tout cela forme un tout, un tout indivisible et c'est par toutes ces manifestations que le peuple canadien-français affirme sa vitalité, son besoin de vie et d'expansion dans le respect du droit des autres, mais en réclamant pour lui-même toute la part de soleil et d'air qui lui revient.

Il sera bon aussi que le lecteur de cet ouvrage examine ce qu'est la situation des mariages dans le Québec au point de vue religieux et national, des unions aussi dans les milieux où l'ambiance pousse à des réunions mixtes; mixtes au point de vue national, mixtes surtout au point de vue religieux.

Procéder à des citations d'un tel ouvrage pour en donner une idée exacte est impossible. La production littéraire de ce temps-ci est abondante mais quiconque s'occupe d'oeuvres, de mouvements nationaux ou sociaux ou tout simplement quelqu'un non indifférent au fait français en Amérique devra avoir cet ouvrage sous la main. L'auteur ou les auteurs, sous le voile d'un discret anonymat, nous ont fourni une documentation objective et péremptoire. Certes, et pour ma part je l'ai souligné dans mon modeste milieu, l'économie pèse sur nous et contre nous et

si nous étions plus fort économiquement, les conséquences en seraient d'un indiscutable bienfait pour nos oeuvres éducatives et culturelles pourvu que l'esprit, en cours de route, n'ait pas été atrophié par la matière. Mais cet ouvrage vous apprendra qu'un petit groupe de quelques millions d'âmes a non seulement survécu, qu'il a vécu, qu'il a envoyé ses missionnaires sur tous les continents du monde. Et si, selon Sa Sainteté Pie XII, il existe une vocation de la France, est-il prétentieux d'affirmer que notre petit groupe ethnique participe au génie et à l'apostolat de notre ancienne mère-patrie.

POUDRE D'OR

Monsieur Hervé Biron qui publiait récemment, en collaboration avec M. l'abbé Albert Tessier, un magnifique ouvrage intitulé : *VERS LES PAYS D'EN HAUT*, nous revient cette fois, seul, avec un roman d'aventures. *Poudre d'Or* c'est le récit légèrement romancé mais toujours plausible de la course à l'or de nos compatriotes en Californie au siècle dernier. En fermant ce livre, je ne peux m'empêcher de penser comme l'écrivait Alceste dans le *Devoir* du 1er décembre, à la perte de notre sang dans des émigrations parfois inconsidérées, dans des aventures d'un tragique inénarrable. Alceste écrit : "Quel gaspillage de forces, ces équipes folles ou glorieuses de par le monde, mais quelle vitalité tout de même elles décèlent, quel élan et quelle endurance chez la race issue des défricheurs et des coureurs des bois, quelle patience dans la misère, quelle faculté de rebondissement !"

Alceste, dont on sait la compétence en critique d'art, en critique littéraire, dont on sait aussi la sévérité judicieuse, ne crie pas au chef-d'oeuvre devant

En voilà assez pour conclure en espérant avoir convaincu nos lecteurs éventuels qu'il y a là un ouvrage qui ne devrait pas moisir sur les tablettes du Comité permanent de la Survivance française en Amérique.

Cet ouvrage n'est pas publié pour des fins pécuniaires mais pour accomplir un devoir : un devoir de reconnaissance, un devoir d'éducation, un devoir d'information. Il redonnera confiance à ceux qui doutent, il outillera mieux pour la lutte ceux qui croient et il stimulera davantage le zèle de ceux qui malgré traverses et vents contraires ont toujours aidé à la mission de la race française en Amérique.

le petit bouquin de M. Hervé Biron, mais il perçoit un beau talent et il s'écrie : "Mais il a du talent, le gail-lard !"

Si M. Hervé Biron veut bien nous en croire, il eût mieux valu pour lui confier son volume à un éditeur qui eût abondamment illustré cet ouvrage car nous sommes dans le récit d'aventures. Cet ouvrage abondamment illustré eût plu à nos jeunes des deux sexes. M. Hervé Biron a trop tassé son récit, l'a trop résumé. On sait son honnêteté comme écrivain, de là sa crainte de faire trop long. On sait que de bonne foi il n'avance aucune erreur et il s'est efforcé de presser le récit pour en extraire la substance comme on le fait pour un fruit. Trop est cependant trop. Cet ouvrage, parce que le conteur a du souffle, parce que sa langue est belle, parce que son récit est circonstancié, eût gagné à être plus long et plus élaboré et, encore une fois, pour bien situer cet aventure des nôtres, il eût fallu intercaler dans le texte sept ou huit dessins qui auraient rendu le climat.

Mais ce sont là les réserves.

L'auteur a mis la main sur un vieux journal ou plutôt sur un vieux récit et il en a extrait le fond même de son volume, des détails reconstituant l'atmosphère du temps. Le Francis Depau, vieux bateau essouffé sur lequel s'embarquèrent les nôtres pour aller en Californie en contournant toute l'Amérique du Sud, car à cette époque le Canal de Panama n'était pas creusé, fournit à l'auteur prétexte à des détails inédits et intéressants.

M. Biron a prouvé par certaines critiques, par sa collaboration à l'ouvrage *VERS LES PAYS D'EN HAUT* qu'il est à l'aise dans la vie des nôtres d'il y a cent ans. Il sait animer ces ombres, les ombres de ceux qu'il bâtit en force, en courage et en audace et qui quittèrent notre somnolente province d'alors pour aller vers des terres inconnues. Il sait aussi provoquer l'émotion qui animera la vie de ces héros jusqu'à leur dernier souffle. Il tente de fournir à chacun le moyen de sortir de la petite vie de privation et de contrainte qui était alors le lot de nos compatriotes. Les récits mirifiques racontés par ceux qui revinrent plus riches de souvenirs que d'or incitaient quand même ceux qui étaient restés au pays à tenter aussi la grande aventure. Les uns allèrent vers l'or, les autres vers les terres du centre américain et notre province, cherchant sa voie, perdait ses meilleurs sujets.

Notre vie économique était inexistante, notre industrie était embryonnaire. Les terres ne nous étaient pas ac-

cessibles : les grands fiefs forestiers privant nos fils de terres paralysaient l'expansion de notre domaine agricole.

Ce n'est là qu'une première édition d'une intéressante page de notre passé. L'auteur, dans sa réédition, devrait songer à toute cette vaste clientèle qui existe chez nous et qui serait ravie de prendre connaissance d'un tel récit auquel participèrent nos ancêtres pourvu qu'elle fut aguichée par une meilleure présentation du bouquin et, encore une fois, par des dessins tentant de reconstituer l'atmosphère du temps. Répétons-le, l'auteur devrait amplifier certaines pages.

L'ouvrage dont nous venons de parler plus haut, celui édité par le Comité permanent, traite de notre passé comme race, comme groupe catholique. Il fait l'inventaire des forces présentes et explique les conditions de notre haut destin.

Hervé Biron, dans son dernier ouvrage, dans son premier ouvrage publié sous sa seule responsabilité, laisse pressentir ce que sa plume recèle, ce qu'il pourrait nous narrer, pourvu qu'il prît conscience de son réel talent, de son art de narrateur. Aussi, est-ce sans réticence comme sans flagornerie que nous suggérons au jeune écrivain trifluvien de récidiver et d'exploiter à fond la veine qu'il vient de toucher. En plus véridique et en aussi émouvant, il peut nous présenter des récits de notre passé qui vaudront ceux de Léon Ville. Son talent est là, sa plume attend et le public espère que ce premier récit sera suivi de maints autres.

LE THÉÂTRE UNIVERSITAIRE DE BUENOS AIRES

On sait combien les élites sud-américaines ont été attachées à la France, au siècle passé. Mais on sait peut-être moins que le théâtre, et spécialement les "tournées" qu'effectuaient les troupes françaises, ont contribué, pour une part inportante, au développement et au maintien de notre prestige en Amérique latine. Sans doute, ces troupes étaient souvent composées d'acteurs obscurs à la tête desquels brillaient une ou deux vedettes. Sans doute, aussi, leurs répertoires offraient un mélange déconcertant. Mais il faut, pour juger équitablement ces tournées, songer combien il est difficile d'arracher de Paris une troupe homogène et de l'entraîner dans un voyage lointain et fatigant, où il faut, dans chaque ville, jouer tous les jours deux pièces différentes, en répéter une troisième et mêler tous les genres pour tenir en éveil l'attention du public qui absorbe, au rythme de trois soirées par semaine, ce que les Parisiens ont applaudi durant les quatre ou cinq dernières années.

Malgré ces inconvénients, les troupes françaises étaient un des principaux véhicules de notre influence, et leur représentations, à Buenos Aires en particulier, étaient, avec l'opéra, le grand événement de la saison. Toutes les familles de l'élite mondaine, qui était aussi l'élite intellectuelle et politique du pays, s'y abonnaient et lors que le rideau se levait devant une salle brillante, les comédiens savaient que la plupart des spectateurs comprenaient parfaitement le français et que beaucoup même avaient visité Paris.

Les tournées françaises constituent donc une tradition fort ancienne en Argentine. On me signale qu'en 1865

le théâtre Franco-Argentin "Bouffes Parisiens" de "Madame Irma" avait déjà un grand succès, et cette troupe obscure n'est certainement pas la première. Mais les grandes dates sont celles de la première tournée de Sarah Bernhardt, en plein éclat, au théâtre Politeama, en 1886, avec un répertoire où figuraient Racine, Hugo, Scribe, Legouvé, Dumas fils, Sardou, Meilhac et Halévy. Puis ce fut Coquelin aîné faisant applaudir Molière et Rostand en 1889. Sarah et Coquelin reviendront, l'une à deux, l'autre à trois reprises. Il y eut aussi André Antoine dans la salle de l'Odéon, en 1903; Marguerite Moreno, en 1906; Réjane, en 1907; le Bargy et son Théâtre d'Amour en 1908; Albert Lambert, en 1909; Lugné Poë, avec Suzanne Després et Cora Laparcerie, en 1910; Marthe Régnier, en 1911, Lucien Guitry, André Brulé et combien d'autres... Après la guerre de 1914-1918 la tradition reprit, et le public de Buenos Aires applaudit Cécile Sorel, M. Thérèse Piérot, Gaby Morlay, Jeanne Boitel, Germaine Dermoz, Véra Sergine, Victor Francen, Féraudy, Victor Boucher, Jean Marchat, Henri Rollan, Roger Gaillard, beaucoup d'autres, et les saisons françaises culminèrent avec la visite de la Comédie Française en 1939 (Gisèle Casadesus, Marie Ventura, Lise Delamare, Fernand Ledoux, Pierre Bertin et Maurice Escande) et, en 1940, la tournée de la compagnie Louis Jouvet. Pendant l'occupation, plusieurs artistes français renommés, Rachel Berendt, Falconetti, Madeleine Ozeray, José Squinquel, demeurèrent à Buenos Aires et montèrent des spectacles, chacun de leur côté.

En apparence, donc, rien n'était venu restreindre le rayonnement du théâtre français en Argentine : les saisons

se succédaient, tantôt brillantes, tantôt plus ternes, mais toujours suivies par le public fidèle des abonnés. Pourtant, les choses avaient profondément changé. L'Argentine de 1930 n'était plus celle de 1890; une classe moyenne nouvelle s'était formée, issue de l'immigration massive des quarante dernières années. À côté des grands propriétaires fonciers, des richissimes "estancieros" dont les familles passaient, des mois et souvent des années en Europe et surtout en France, une nouvelle bourgeoisie, entreprenante, active, s'élevait rapidement et occupait des situations de premier plan dans tous les domaines. Et ce qu'il importe de souligner c'est que l'influence française était beaucoup plus faible dans cette nouvelle élite. Moins d'institutrices françaises dans les familles, moins d'études dans les collèges religieux français, moins de voyages en France, moins aussi d'abonnement aux saisons dramatiques françaises. Chaque année, les mêmes vieux habitués se retrouvent aux spectacles français du "Teatro Odeon"; mais **la jeunesse y est de plus en plus rare**. C'est là un aspect particulier de la crise générale de l'influence française en Amérique latine.

Le théâtre universitaire Franco-Argentin est précisément une tentative, modeste mais efficace, pour remédier à cette situation. Déjà, depuis quelques années, les troupes de passage organisaient des "matinées classiques", pour reprendre contact avec la jeunesse studieuse. Mais ces spectacles étaient rares, composés sans souci pédagogique et sans entente préalable avec les écoles et les Facultés; en outre, malgré les prix spécialement réduits, ils restaient relativement chers et peu accessibles à la masse des élèves. Ne serait-il pas possible de constituer un groupe permanent d'amateurs

recrutés parmi les étudiants français résidant en Argentine, ou parmi les Argentins ayant fait des études spéciales de français (professeurs ou futurs professeurs de français) et, avec cette troupe, de monter des spectacles directement liés au programme des études françaises en Argentine et de les jouer gratuitement devant les élèves des Collèges et des Universités? Telle est la question que je posai à mes élèves de l'Institut Français. Plusieurs répondirent avec enthousiasme à cet appel et constituèrent un premier noyau auquel vinrent se joindre des élèves du Collège Français et des étudiants ou des professeurs argentins de l'Institut des Langues Vivantes ou de l'Institut du Professorat. L'Association Argentine des Professeurs de langues Étrangères, vivement intéressée par le projet, se chargea de toutes les démarches auprès des autorités argentines et des établissements d'enseignement.

Notre théâtre universitaire s'inspirait de l'exemple des "Théophiliens", troupe d'étudiants organisée et dirigée avec le succès que l'on sait par l'illustre Gustave Cohen, professeur à la Sorbonne. Comme les "Théophiliens" nous avons voulu, pour la première année, présenter un spectacle médiéval. Notre programme se composait du "Miracle de Théophile", dans l'admirable adaptation de Gustave Cohen, précédé de "La Farce du Cuvier". Chacun se mit à l'ouvrage. Les décors et les costumes furent dessinés et la mise en scène établie avec autant de compétence que de dévouement par Clélie Rémy. Le décor simultané du "Miracle" fut en particulier projeté et exécuté avec un grand souci de fidélité. La critique s'accorda également à louer l'harmonie des couleurs allant selon une progression bien étudiée, du bleu céleste du "Paradis" au rouge sombre de l'"Enfer".

M. Albert Wolff, qui séjourne en Argentine depuis l'Armistice, voulut bien se charger de la musique de scène qu'il composa spécialement d'après les indications de Gustave Cohen et dont un artiste argentin écrivit justement: "musique qui fleure l'encens, musique de vitrail". Madame Claude Revel et MM. Felipe Romito et Paul Breval, du grand opéra de Buenos Aires, ainsi que plusieurs membres du chœur de ce théâtre assurèrent gracieusement l'exécution de la partie chantée. Enfin, l'Association Argentine des Professeurs de Langues Étrangères obtint, pour notre troupe, la première scène officielle argentine, celle du "Théâtre National de Comédie" qui nous fut cédée pour quatre représentations, qui eurent lieu le 29 août, le 1, 6 et 8 septembre, au cœur de la saison d'hiver et au lendemain des grandes manifestations suscitées à Buenos Aires par la libération de Paris.

L'entrée, entièrement gratuite, était réservée aux professeurs et aux élèves des Facultés, Collèges, Lycées, écoles normales ainsi qu'aux établissements français d'enseignement. Bien que la salle du Théâtre National de Comédie compte un peu plus de mille places, la presque totalité des entrées aux quatre représentations fut distribuée en moins de deux jours. Les représentations eurent lieu devant des salles comblées, composées presque exclusivement d'un public scolaire, attentif et enthousiaste. Les loges, réservées aux

personnalités, fonctionnaires et membres de l'enseignement furent également demandées et, si la salle avait été disponible, plusieurs représentations auraient pu être répétées avec un succès semblable.

La presse a accueilli ces spectacles avec une sympathie très vive et les critiques ont été unanimes à y voir un des événements marquants de la saison dramatique. Je n'ose reproduire ici des opinions sans doute excessivement élogieuses et indulgentes. Les professeurs et les fonctionnaires du ministère argentin de l'Instruction Publique et de la Commission Nationale de Culture s'accordèrent de leur côté à souligner la valeur pédagogique des spectacles. Ils intéressent directement les étudiants et les professeurs désireux d'arriver à prendre part, comme acteurs, aux représentations. Ils constituent ensuite et surtout, des leçons de littérature, des explications de texte, vivantes, directes et attrayantes. Ils donnent enfin au jeune public qui les suit, le goût du théâtre français et les amène ainsi à assister aux représentations données par nos troupes professionnelles. Je crois donc qu'il convenait de signaler cette expérience. Elle prouve en effet, d'une façon décisive, que la jeunesse des pays d'Amérique latine est toute prête à aimer et à applaudir le théâtre français: il suffit d'aller à sa rencontre.

(La Revue Argentine)

Simone GARMA

Echos & Nouvelles

● CONGRÈS D'ENTOMOLOGIE

La Société entomologique du Canada a tenu à Belleville, Ont., les 20 et 21 novembre dernier, son congrès annuel. M. Gustave Chagnon, directeur-fondateur du service d'entomologie de l'Institut de Biologie, a été élu membre à vie de la Société, en témoignage de reconnaissance pour ses nombreux travaux scientifiques. M. l'abbé Ovila Fournier et le Frère Adrien Robert y représentaient l'Université de Montréal.

● DON À L'INSTITUT DE CHIMIE

L'Institut de Chimie de l'Université de Montréal annonce la réception d'une somme de \$195., de la part de la Compagnie Ciba; ce versement porte à \$945., la subvention accordée depuis un an par cette compagnie aux recherches sur la chloralose commencées à l'Institut depuis 1943. Ces recherches dirigées par Roger Barré, D.Sc., sous-directeur de l'Institut, ont été poursuivies successivement par MM. R. Payen, chargé de cours, L.-P. Trochu, A. Guérault, licenciés ès sciences chimiques.

La subvention a permis de compléter la mise au point de la préparation de la chloralose qui était produite en France, et qui, depuis 1941, manquait dans notre province. Des quantités appréciables de cet anesthésique ont été synthétisées et le composé a été essayé avec succès aux laboratoires de physiologie de l'Université; le même produit a été aussi utilisé en clinique.

L'Institut remercie sincèrement la Compagnie Ciba et son directeur mé-

dical le docteur H.-L. Racicot, pour l'intérêt qu'ils manifestent à ses recherches de chimiothérapie.

● CHEZ LES ANCIENS DE LA FACULTÉ DE PHILOSOPHIE

A une réunion des Anciens tenue le 17 novembre dernier, un comité exécutif pour l'année courante a été élu. Les membres en sont les suivants :

Président : Dr Antonio Barbeau

Vice-Présidents : M. l'abbé Toupin et M. Hermas Bastien

Secrétaire : M. Damien Jasmin

Trésorier : R.-P. Albert-M. Landry, O.P.

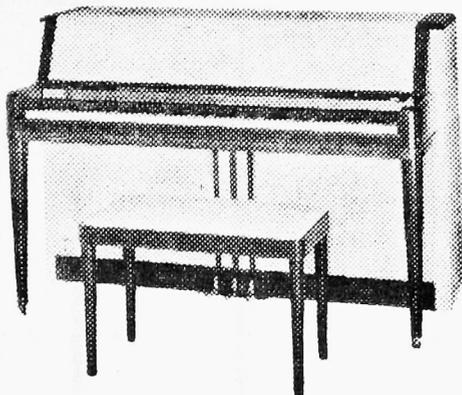
● PASTEUR

La Société Médicale de Montréal a célébré le **cinquantenaire de la mort de Pasteur** par un dîner-causerie, qui a eu lieu jeudi soir le 29 novembre, à 7h.30, au Cercle Universitaire, sous la présidence d'honneur de Mgr Olivier Maurault, recteur de l'Université de Montréal.

A cette occasion, le Docteur Henri Simonnet (de Paris), a prononcé une conférence sur Pasteur.

● DON À LA BIBLIOTHÈQUE

Le Dr H. Cypihot, 1297 rue Saint-Via-teur a fait à la Bibliothèque de l'Université, un don d'environ 150 volumes de médecine.



Modèle "BLENDTONE"

**LES
PIANOS LESAGE
LIMITÉE**

STE-THERÈSE, P.Q.

La plus ancienne fabrique de pianos
de la Province de Québec

Représentant :

Jules-L. LESAGE

281 rue GOHIER — VILLE ST-LAURENT, P.Q.
BYwater 2097

Vous ne sauriez faire un choix
plus délicat

LE LIVRE EST LE CADEAU DES GENS DE GOUT

La Plus Importante Librairie et
Papeterie Française au Canada

Vient de paraître

Nouveau catalogue complet des
EDITIONS GRANGER

envoyé gratuitement
sur demande

Librairie GRANGER FRÈRES Limitée

54 ouest, rue Notre-Dame, Montréal
LA. 2171

Tél. DOLLARD 7910

TÉL. 4-3146

LES UNIFORMES



TOUS GENRES D'UNIFORMES LAVABLES

2383 est, rue Beaubien
MONTRÉAL

32, Chemin Gouin
QUÉBEC

Examen de la vue

LORENZO FAVREAU, o.o.d.

Verres correcteurs

ET SES ASSISTANTS

Optométristes — Opticiens licenciés — Bacheliers en optométrie

BUREAUX DE CONSULTATION :



Bureau du centre :
265 est, rue Ste-Catherine
Tél.: LA. 6703

Bureau du nord :
6890, rue Saint-Hubert
Tél.: CA. 9344

**CHARTRÉ, SAMSON,
BEAUVAIS, GAUTHIER & CIE**

*Comptables agréés
Chartered Accountants*

Montréal Québec Rouyn

IMPRIMEURS - RELIEURS
RÉGLEURS

**DRAPEAU-HÉBERT
LIMITÉE**

CHerrier 3187

815-821 est, rue Ontario
MONTRÉAL

**CRÉDIT FONCIER
FRANCO-CANADIEN
PRÊTS HYPOTHÉCAIRES**

5 est, rue ST-JACQUES

Siège social : Montréal

Succursales : Québec - Toronto - Winnipeg
Régina - Edmonton - Vancouver

(PROPRIÉTÉS À VENDRE)

Champagnette

Punch mousseux

Pom-d'Or

Cidre doux Mousseux

Jufruit Inc.

Montréal

Tél.: HA. 5544

Phaneuf & Messier

J.-A. MESSIER, O.D.

OPTOMÉTRISTE

Examen de la vue

Ajustement des verres de contact

1767, rue ST-DENIS,

MONTRÉAL

Téléphone : PLateau 9709

ANDERSON & VALIQUETTE

Comptables-Védificateurs

84 ouest, rue Notre-Dame,

MONTRÉAL

**PAQUETTE
&
PAQUETTE**

ASSURANCES GÉNÉRALES

276 OUEST, RUE ST-JACQUES — MA. 3261*

GÉRARD-P. PAQUETTE

— PIERRE PAQUETTE

**BERNARD BERNARD
DENIS TREMBLAY**

(CORPORATION GÉNÉRALE DE
RECOUVREMENT et de CREDIT)

*Licenciés en vertu de la loi
des Agents de Recouvrement*

RECOUVREMENTS ET ACHATS DE
COMPTES — GARANTIE DE \$5,000

10 ouest, rue ST-JACQUES TEL.: PL. 3011

R.-E. GOHIER, i.m.
G. DORAIS, i.c., a.g.

GOHIER & DORAIS

INGENIEURS CIVILS ET
ARPENTEUR-GEOMETRE

10 est. SAINT-JACQUES
Tél.: PLateau 3014

Pour vos IMPRESSIONS, consultez

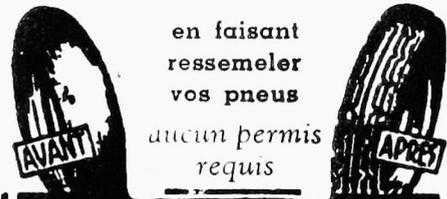
THÉRIEN FRÈRES

LIMITÉE

IMPRIMEURS - LITHOGRAPHES - GRAVEURS
PHOTOLITHO

494 OUEST, RUE LAGAUCHETIÈRE - MONTRÉAL
HArbour * 5288

ÉPARGNEZ DE 50% à 75%



STADIUM TIRE

SERVICE

1871 DELORIMIER CH. 8966
ALF TURCOTTE, Prop

*Les plus grands spécialistes de fourrures au détail du Canada
depuis plus de soixante ans*

CHAS DESJARDINS & CIE
LIMITÉE

FRANÇOIS DESJARDINS, Président et propriétaire

1770, rue Saint-Denis, MONTRÉAL

Téléphone : HArbour 8191



Tél. CRescent 4768

Soir : DO. 7919 - CR. 8646

LA PLOMBERIE NATIONALE Enrg.

RÉPARATIONS ET AMÉLIORATIONS

Service rapide — Jour et nuit

Adélard Hudon & Fils, prop.

119 ouest, rue St-Viateur

Le SERVICE "RR" REND DE GRANDS SERVICES

Cette initiative date d'hier, mais elle a déjà produit des résultats remarquables. Nos clients se connaissent, échangent des conseils ou des services, effectuent entre eux des transactions profitables grâce au Service 'RR' Dominion Life.

I.R. ... est un de nos assurés. Il veut s'assurer le patronage d'un grand établissement commercial et réussit grâce au Service 'RR' qui amorce les négociations entre les intéressés, tous deux assurés dans la Dominion Life.



Dominion Life

Fondée en 1889

PAUL BABY
Gérant provincial

ÉMILE DAoust

A. J. PINARD
Gérants adjoins

1405, rue Peel, MONTRÉAL

Une réponse idéale à la soif...

LE DELICIEUX

NECTAR

MOUSSEUX

CHRISTIN

AUSSI

- Bière d'épinette • Cream Soda
- Orangeade • Dry Ginger Ale



PRÊTS

Les demandes de prêts de tous ceux qui peuvent assurer le remboursement dans un délai raisonnable reçoivent toujours à nos succursales ce bon accueil qui est une tradition dans cette banque.

LA BANQUE PROVINCIALE DU CANADA

Siège Social :

221 ouest, rue St-Jacques — Montréal
320 succursales et bureaux



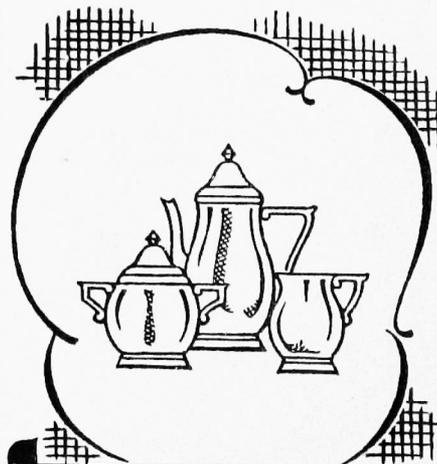
DORURE ARGENTURE

Pour la réparation de vos argenteries consultez une maison responsable.

32 années d'expérience.

Plaqueur durant 20 ans pour la maison HENRY BIRKS.

Appelez HA. 8775
967, St-Laurent,
Montréal



J. Henri Achim

VOYAGES CONFORTABLES

de
MONTREAL
à
TORONTO
OTTAWA
HULL
SHERBROOKE
QUÉBEC
TROIS-RIVIÈRES
etc., etc.

*Pour tous renseignements, veuillez
téléphoner à votre Agent Local,
ou signalez*



PL. 7141



RÉPOSANT, propres, commodes et d'emblée la plus agréable façon de jouir du paysage, les voyages par autobus sont encore les plus économiques.

Renseignez-vous au sujet des services nouveaux d'après-guerre, et des nouveaux véhicules qui vous assurent un confort parfait: duveteux coussins, fauteuils inclinables munis de blanches housses occipitales... fenêtres élargies sur le mouvant paysage... aérage dernier cri... compartiments à l'épreuve des intempéries spécialement réservés aux bagages.

Quand vous projetez un voyage, informez-vous des services d'autobus actuellement en vigueur.

LA CIE DE TRANSPORT PROVINCIAL

1188 OUEST, RUE DORCHESTER, MONTREAL

